

beau sacré, il voulut le faire luire aux yeux de tous. Il a raconté lui-même quels obstacles rencontraient de son temps la raison et la vérité pour se faire entendre. Les mauvaises passions contre lesquelles il essaya de lutter se vengèrent en plongeant dans un injuste oubli le téméraire qui avait prétendu les démasquer. Inachevés par suite de la mort prématurée de Mondeville, ses ouvrages sont restés inconnus. Son nom même ne nous est parvenu qu'incertain et mutilé : à M. Chéreau revient l'honneur d'avoir ressuscité ce chirurgien éminent, qui fut aussi un philosophe courageux, et d'avoir mis en lumière le plus ancien traité de chirurgie composé par un Français. Mais nous demanderons à M. Chéreau, au nom de la science, un autre service : la publication de l'œuvre de Henri de Mondeville.

E. BOUTARIC.

## GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

### LES NORMANDS DANS L'OHIO ET LE MISSISSIPI.

#### 1<sup>re</sup> PARTIE.

Les violents efforts qu'ont faits et que font encore les États du Sud de l'Union Américaine, pour se séparer des États du Nord, ont appelé vivement depuis deux ans l'attention sur l'ancienne Louisiane, cédée par le Premier Consul aux États-Unis, en vue de faire équilibre à la puissance maritime de l'Angleterre, rompant le traité d'Amiens plutôt que de rendre Malte.

L'on s'est demandé, à cette occasion, si la puissance des États-Unis n'avait pas, à son tour, besoin d'être contrepesée dans l'intérêt de l'Europe; si les jours, prévus par le chef de la France, lorsqu'il cédait la Louisiane, n'étaient pas arrivés (1). Enfin, l'on se demande maintenant, après avoir assisté à cette triste lutte des deux parties de l'Union, si les succès du Nord, dans le cas où il s'accroîtrait, soit de nouvelles annexions, soit de nouvelles conquêtes au Sud, ne feront pas qu'ajourner une séparation dont tant de crises ont annoncé déjà le désir chez les peuples riverains du Mississipi.

De cette grande querelle dans la République Américaine et des intérêts qui y sont en jeu il est résulté, en Europe, une vive curiosité sur l'histoire des États qui cherchent à rompre l'ancien pacte; et les publicistes, au sujet de la Louisiane, se sont mis à copier ce qu'en disent particulièrement les histoires du juge Martin, de Gayarré, de Monette, écrivains plus ou moins instruits de la vérité.

Si nous allons au fond de cette curiosité, on ne peut nier qu'une partie de l'intérêt que nous attachons à l'avenir de ces pays ne vienne du souvenir de notre ancienne domination dans ces contrées découvertes et colonisées par nous; et l'on explique, par cette raison d'un amour-propre national fort légitime, l'accueil fait jusqu'ici à certains livres, publiés depuis 1844, qui rappellent ces origines. C'est là en effet pour nous un souvenir des plus glorieux. Mais ces livres l'ont-ils fait ressortir suffisamment?

A mon avis, nul doute que ces écrivains ne soient restés au-dessous de leur tâche, et la première preuve qu'on peut donner de l'insuffisance de leurs écrits se trouve dans l'incertitude où ils laissent les esprits sur l'époque, comme sur les auteurs de la première découverte des grandes vallées de l'Ohio et du Mississipi.

Si les questions de priorité dans l'histoire des découvertes géographiques n'avaient d'autre objet que les satisfactions de l'amour-propre national, on pourrait les regarder comme des puérilités, si légitimes que pussent être les réclamations; mais la diplomatie, qui souvent a tiré de là des titres précieux pour

des ambitions moins innocentes, montre qu'il y a dans ces questions mieux que de la vanité; et l'histoire, ne dût-elle pas y voir une question de justice pour les individus, aurait encore raison de s'en occuper, pour y chercher l'apparition d'intérêts qui commencent à se croiser, et annoncent, dans un temps plus ou moins éloigné, des événements d'une gravité souvent très-grande.

Ces réflexions s'appliquent parfaitement à la recherche que l'on a faite de la priorité de la découverte des vallées de l'Ohio et du Mississipi, découverte dans laquelle se rencontrent les peuples qui, tout à l'heure, se trouvaient en présence, aux abords du Mexique.

Chacun de ces peuples, Espagnols, Anglais, Français, Anglo-Américains, réclame l'honneur d'avoir découvert ces grandes régions; mais les Français fixent pour leurs compatriotes plusieurs dates, qui demandent, à elles seules, plus d'éclaircissements que toutes les autres.

Sans doute la question serait bien vite résolue, si l'on s'en rapportait seulement aux livres les plus connus; mais la lecture de livres négligés à tort, et de manuscrits restés inédits, quoique dignes de foi, nous oblige à ne pas nous en tenir aux assertions accréditées, et nous devons chercher à faire la lumière sur un point d'histoire dans lequel nous trouvons autant de prétentions contraires et rivales.

Voici quelles sont les traditions convenues, les réclamations établies :

Un livre publié tout dernièrement, en 1861 (1), prétend maintenir, dans une longue note, la priorité de la découverte du Mississipi en l'honneur de Louis Jolliet et du père Marquette, qui, en 1673, descendirent par la Baie Verte dans le Mississipi jusqu'au 34°.

Assurément, l'annotateur de ce livre ne connaît pas les annalistes anglais et américains, sans quoi il chercherait à se mettre d'accord avec eux, ou protesterait contre leurs allégations. Ces écrivains, en effet, avancent que l'Ohio et le Mississipi furent découverts, sur divers points, par deux de leurs compatriotes, de 1634 à 1664.

— En 1699, le docteur Daniel Coxe, de New-Jersey, écrivait à l'appui de cette prétention (1) :

« Les Anglais des diverses colonies ont, bien avant les Français, eu la connaissance d'autres parties de ce continent. Le colonel Wood, de Virginie, qui habitait aux chutes de la rivière James, à cent milles, environ, de la baie de Chesapeake, découvrit, en diverses excursions, de 1634 à 1664, plusieurs branches des grandes rivières de l'Ohio et du Mississipi. J'avais entre les mains, il y a vingt ans, le journal de M. Needham, employé par le colonel Wood.....

« Les Anglais n'ont pas seulement reconnu par l'intérieur des terres la plus grande partie de la Floride et de la Caroline; ils ont été aussi habiles et non moins heureux dans leurs entreprises par mer.

« Le présent propriétaire de la Caroline, il y a 23 ans, possédait une Relation du Mississipi, depuis son embouchure dans le golfe du Mexique jusqu'à la rivière Jaune ou Vaseuse (Yellow or Muddy, ainsi qu'ils la nomment). Ce journal, écrit en anglais, semblait avoir été fait depuis plusieurs années; une grande carte, qu'il renfermait, retraçait les noms des diverses nations, avec de courtes esquisses des principales productions de chaque pays. — Or, les journaux contemporains des Anglais et des Français confirment les parties matérielles de cette relation; pour la plupart, les nations citées sont toujours au même endroit, ou à peu de distance. — Enfin, c'est sur la foi de cette relation, que les Anglais ont entrepris de nouvelles découvertes par terre et par mer, et que le présent propriétaire du privilège a dépensé pour sa part, à lui seul, au delà de 9,000 livres, ce qu'il peut aisément démontrer. »

(1) « Peut être m'objectera-t-on, disait le Premier Consul, que les Américains pourront être trouvés trop puissants pour l'Europe dans deux ou trois siècles; mais ma prévoyance n'embrasse pas ces craintes éloignées. D'ailleurs, on peut s'attendre pour l'avenir à des rivalités dans le sein de l'Union. Les considérations qu'on appelle perpétuelles ne durent qu'autant qu'un des contractants ne trouve pas son compte à les rompre. » *Histoire de la Louisiane*, par Barbé-Marbois, p. 301.

(1) *Mission du Canada. Relations inédites de la Nouvelle-France. Tome II, pages 375-376. Les Jésuites missionnaires, explorateurs, mathématiciens.* — Paris, Douniol, 1861.

(1) An abstract of the first memorial presented to King William, being a demonstration of the just pretensions of his majesty the king of England, unto the province of Carolina, alias Florida, and of the present proprietor, under his majesty,

D'après un autre ouvrage, traitant des territoires occidentaux de l'Amérique du Nord, ouvrage dû à la plume d'un nommé Imley, le docteur Coxe, de New-Jersey, monta en 1698 jusqu'au lieu appelé « le Détour des Anglais, » à 18 milles environ du Mississipi, et prit possession du pays qu'il nomma Caroline. Vient ensuite Oldmixon, qui, dans son *Histoire de l'empire anglais en Amérique* avance que le Mississipi faisait partie du territoire, que Charles I<sup>er</sup> avait concédé entre la Caroline et cette rivière. Sir Robert Heath et ses associés, dit-il, l'avaient aliéné au docteur Daniel Coxe, et celui-ci y avait envoyé deux vaisseaux, avec deux cents hommes, pour y faire un établissement, où devait commander sir William Waller, qui s'était distingué dans la découverte du complot papiste. — « J'ai eu de fréquents entretiens à ce sujet avec ce gentilhomme chez le docteur Coxe, poursuit Oldmixon; mais l'on était alors en guerre, et l'attaque, comme la ruine de nos établissements par les Français, fut parfaitement justifiée. »

Enfin, si nous donnons crédit à l'ouvrage de Thomas Hutchins, géographe des États-Unis, nous y lisons que le père Hennepin a grand tort d'attribuer la découverte du Mississipi à Cavalier de la Salle, en 1682; c'est oubli, selon lui, les titres du colonel Wood, qui découvrit le Mississipi en 1654, et ceux du capitaine Bolton, en 1670.

Si c'est là un tort du père Hennepin, il fut deux fois coupable envers la mémoire des découvreurs anglais; car plus tard il déclarait qu'en l'année 1679 il avait découvert l'embouchure du fleuve, avant Cavalier de la Salle, et ne parla pas davantage du colonel Wood.

Ainsi qu'on le voit, il y a là bien des compétiteurs pour la gloire de la découverte de ce fleuve: premièrement, les Espagnols, en 1540, puis les Anglais, en 1654, et plus tard en 1670; ensuite le père Marquette et Louis Jolliet, en 1673; après, le père Hennepin, en 1680; enfin Cavalier de la Salle, de Rouen, en 1682.

Les Espagnols écartés, car leurs titres sont généralement reconnus, je viens réclamer l'honneur de l'antériorité de la découverte du Mississipi pour les Normands.

Les découvertes des Normands ne se sont pas bornées, ainsi que pourrait bien le faire supposer le livre de M. Estancelin (1), à des explorations maritimes; ils ont aussi pénétré dans l'intérieur du continent américain. Mais sur ce point, comme sur d'autres où ils ont réclaté l'antériorité, la discussion est nécessaire pour produire la lumière.

## II.

Commençons premièrement par ruiner les prétentions des dates les plus anciennes.

Et d'abord, l'on dit que le colonel Wood, en 1654, et le capitaine Bolton, en 1671, ont découvert le Mississipi. — Soit, je le veux bien, quoique je ne regarde pas comme suffisamment fondées les allégations du docteur Coxe; mais, quelque complaisance que l'on y apporte, je demanderai ce que deviendront les réclamations des Anglais et des Anglo-Américains, si nous pouvons justifier d'une découverte des Français antérieure de plus de quinze ans à celle de Wood?—Or c'est là ce que je prétends faire.

Avant 1630, des Nipissing ou Nipissiriniens, qui étaient venus hiverner au pays des Hurons, avaient parlé plusieurs fois au frère Théodat Saghart et à un autre religieux Récollect, de la province de Saint-Denis, en mission en ce lieu, d'une nation, chez laquelle ils allaient tous les ans en traite, et dont ils n'étaient, suivant leur langage, éloignés que d'environ une lune et demie, c'est-à-dire un mois ou six semaines de chemin, tant par terre que par eau. Chez cette nation venait également, d'après leur rapport, un autre peuple, qui y abordait par mer avec de grands bateaux ou navires de bois, et troquait contre des pelleteries des haches, des bas de chausses avec les souliers attachés ensemble, et plusieurs autres marchandises dont leurs barques étaient chargées. — Ces gens, disaient les Nipissiriniens, ne portaient de poil ni au menton ni sur la tête, ce qui les avait fait surnommer *Têtes pelées* par ceux qu'ils visitaient, et, comme les sauvages leur avaient décrit les Français, ils avaient manifesté le désir de les voir, fort intrigués de ce qu'ils pouvaient être.

Nos missionnaires ne l'avaient pas été moins. — Ils avaient conjecturé que les visiteurs pouvaient bien être d'une nation policée, habitant vers la mer de la Chine, qui borne, dit Saghart, ce pays vers l'occident.

L'idée du voisinage de la Chine était dans l'esprit des découvreurs et des pionniers de l'Amérique du Nord depuis Cabot, et, comme elle avait présidé aux découvertes des Français sous la conduite de Verazzano, de Cartier et de Jean Alphonse, elle avait été également le motif de l'établissement de Québec, sous Champlain.

Nos Récollets avaient conçu, en conséquence, le projet de faire un voyage vers cette nation; seulement il y avait à cela une difficulté. Dans la crainte de découvrir leur bonne traite et les lieux où ils allaient amasser leurs pelleteries, les Nipissiriniens ne voulaient pas conduire de Français dans l'Ouest, pas plus que les Montagnais et les Hurons n'en voulaient mener au Saguenay. Ils étaient, il est vrai, moins réservés à l'égard des Récollets, qu'ils savaient ne pas se mêler de commerce, — mais encore fallait-il les gagner. — Quelques présents les firent céder aux desirs de ces missionnaires, et ils avaient promis de les conduire chez cette nation à la première occasion. — Le frère Théodat Saghart devait aller au Sud, pendant que le père Nicolas Viel eut été du côté du Nord.

Malheureusement Saghart ayant été rappelé en France et le père Nicolas s'étant noyé, ce projet ne put se réaliser. Saghart le regrettait, en chrétien, comme un rêve qui lui avait souri. « Dieu, admirable en toutes choses, dit-il, sans la permission de quel une seule feuille ne tombe point, a voulu qu'il en soit arrivé autrement. »

Mais ce que n'avaient pu faire les Récollets, un Normand commença à l'exécuter, et dans son entreprise il paraît avoir, le premier après les Espagnols, navigué sur cette rivière depuis si fameuse, le Mississipi. Notre Normand s'appelait Jean Nicolet, et était fils de Thomas Nicolet, messenger ordinaire de Cherbourg à Paris, et de Marguerite Lamer (1).

Cette entreprise n'a d'ailleurs rien qui doive étonner de la part d'un homme dont la vie presque tout entière s'était passée dans les courses et comme dans l'exil, au milieu des solitudes de l'Ouest.

Jean Nicolet était venu, en 1618, dans la Nouvelle-France; à cette époque, il avait été envoyé hiverner avec les Algonquins de l'île, au-dessus des chutes de la Chaudière, sur l'Otawa, afin d'apprendre leur langue, et il y était demeuré deux ans, sans avoir aucun Français avec lui. Il accompagnait les sauvages dans leurs courses et dans leurs voyages, dont nous ne pouvons guère comprendre les fatigues et les privations. Les sauvages, gloutons quand ils ont, ne savent garder aucune provision, et meurent de faim, lorsque la chasse leur manque. Il arriva ainsi à Nicolet de passer plusieurs jours sans rien manger, et, ajoute l'auteur de la relation des missions des Jésuites dans la Nouvelle-France pour l'année 1643 (1), « il fut sept semaines entières sans autre nourriture qu'un peu d'écorce de bois. » Je pense qu'il y aura bien, de temps en temps, joint un peu de l'espèce de lichen, que les Canadiens nomment *tripe de roche*; néanmoins, qu'il entre ou non de l'exagération dans l'allégation du père Vimont, auteur de la relation dont nous extrayons ces détails, Nicolet montra qu'on n'avait pas préjugé trop favorablement de sa mémoire, de son intelligence et de sa bonne humeur, facile à se plier à toutes les circonstances. La suite de sa vie continua d'en fournir les preuves.

Vers 1622, il fut chargé d'accompagner quatre cents Algonquins qui allaient faire la paix avec les Iroquois, et il y réussit complètement.

De 1625 à 1634, il alla demeurer chez les Nipissings, ceux-là mêmes qui avaient tenu au frère Saghart les discours que nous avons rapportés. — Là, faisant, pour ainsi dire, partie de leur nation, il entra dans leurs fréquents conseils et avait, comme eux, sa cabane, et son ménage à part, jusqu'à l'époque à laquelle il en fut rappelé pour être commis et interprète de la Compagnie de la Nouvelle-France aux Trois-Rivières, poste qu'on venait d'établir, et où abordaient tous les sauvages, avant la création de Montréal. — Il en repartait presque immédiatement en 1635,

(1) Archives de la marine. Cartons du notariat.

(2) Relation adressée au R. P. Jean Filleau, provincial de France, par le P. Barthelemy Vimont.

(1) *Voyages et découvertes des navigateurs normands*. Paris, 1832.

et le père de Brébeuf nous dit que, cette année, il l'accompagna dans une partie de son voyage aux Hurons jusqu'à l'île aux Alumettes, ayant, rapporte le Père, souffert dans cette course les travaux d'un des sauvages les plus robustes.

Quoique les relations de la Nouvelle-France, de 1640 et 1643, ne précisent pas de date, il y a lieu de croire que c'est à cette même année que se rattache le voyage, dont parlent ces dernières.

La guerre existait alors entre les Hurons et les nations de l'Ouest, appelées les Quinipigons, que les Français désignaient sous le nom de Puans ou Gens de mer. Nicolet, en raison de son long séjour chez les Népissings et de la connaissance qu'il avait de la langue des deux nations, fut envoyé traiter de la paix entre elles.

Ce fut ainsi qu'il eut l'occasion de pénétrer dans l'intérieur des terres, beaucoup plus avant qu'on n'avait encore fait. — Il y avait déjà trois cents lieues des Hurons aux Quinipigons, qui occupaient la baie Verte, et il devait pousser plus loin.

Notre Normand s'étant embarqué avec sept sauvages, leur chemin se fit à travers beaucoup de petites nations, qu'ils se concilièrent par des présents; ils les laissaient derrière eux, fichés sur des bâtons.

A deux journées des Gens de mer, Nicolet envoya un de ses sauvages porter les propositions de paix; elles furent parfaitement accueillies, surtout quand l'en y apprit que c'était un Européen qui allait parler. Ce fut alors un empressement général; plusieurs jeunes gens furent aussitôt dépêchés au-devant du Manitouiriniou, et ce fut parmi eux à qui le soulagerait de son bagage, comme à qui lui ferait honneur. — Notre Normand avait fait du reste ses efforts pour mériter son surnom d'être merveilleux. En vue de donner plus d'éclat à son ambassade, dans la pensée qu'il rencontrerait quelques-unes de ces *Têtes pelées*, de l'extrême Orient, que faisait conjecturer la relation de Saghar, Nicolet avait revêtu une grande robe de damas de la Chine, toute parsemée de fleurs et d'oiseaux de diverses couleurs. — Aussi quel sujet d'admiration! Mais lorsqu'il arriva aux villages, une émotion bien plus vive se fit ressentir. Comme il tenait deux pistolets dans ses mains, les femmes et les enfants s'enfuirent, croyant qu'il portait le tonnerre. — Ils se rassurèrent sans doute, et plus leur terreur avait été crétule, plus vite le bruit de la venue du Manitouiriniou en fut-il répandu. — Il y eut en conséquence un grand concours de peuple; on ne comptait pas moins, dit la relation, de 5,000 individus pour venir traiter de la paix. — Chacun des principaux fit son festin, auquel il fut mangé plus de cent vingt castors.

Il y a lieu de croire que, la paix conclue, notre Normand suivit alors quelque peuplade, et que ce fut dans ces excursions qu'il atteignit la grande rivière dont parle la relation de 1640, à propos d'un Anglais arrêté par nos Abénaquis.

Cet Anglais, du nom de Deimer, explorait alors le Saguenay. — Déjà, pendant deux ans, il avait parcouru toute la côte de l'Atlantique, depuis la Virginie jusqu'à Kinikicki, pour trouver quelque grande rivière ou quelque grand lac qui le conduisit à des peuples ayant connaissance de la mer située au delà du Nouveau-Mexique. « Ce pauvre homme, dit à ce sujet le père Vimont, eût perdu cent vies avant que d'arriver en cette mer du Nord par le chemin qu'il se figurait. Quand il aurait trouvé cette mer, il n'aurait rien découvert de nouveau, ni rencontré aucune ouverture au Nouveau-Mexique. Il ne faut pas être grand géographe pour reconnaître cette vérité. » Et pour confirmer sa pensée, le père ajoute: « Je dirai en passant que nous avons de grandes probabilités qu'on peut descendre par le second grand lac des Hurons et par les peuples que nous avons nommés dans cette mer qu'il cherchait. Le sieur Nicolet, qui a le plus avant pénétré dans ces pays si éloignés, m'a assuré que s'il avait navigué trois jours plus avant, sur un grand fleuve, qui sert de ce lac, il aurait trouvé la mer. Or, j'ai de fortes conjectures que c'est la mer qui répond au nord de la Nouvelle-Mexique, et que de cette mer on aurait entrée vers le Japon et vers la Chine. »

Après cette excursion dans l'Ouest, Nicolet retournait dans la Colonie, où, le 22 octobre 1637, il épousait une filleule du fondateur de Québec. En 1642, après quelques années de travaux et d'une vie dans laquelle il s'était fait aimer et honorer des Français, comme des sauvages, qu'il maniait avec la plus

grande dextérité, il était devenu depuis deux mois environ le commis général de la Compagnie des Cent associés, à Québec, quand le 27 octobre il mourut dans un naufrage, en allant aux Trois Rivières délivrer un prisonnier Abénaquis, noble et généreuse fin d'une vie toute de labeurs, de privations et de dévouement.

— Il est malheureux que nous n'avons pas de plus amples détails sur les découvertes de Nicolet; mais au moyen des lieux indiqués par le père Vimont, il est, je crois, aisé de reconnaître les deux termes de ses explorations.

Les peuples que le père dit avoir été pour la plupart visités par Nicolet sont les Malhominis, ou Gens de la Folle Avoine, les Quinipigons ou Puans, puis les Pouteouatam, les Ereniouai (ou Illinois), les Nadouessieux et les Assiniboels; ce sont là des noms bien connus de ceux qui ont étudié l'histoire ancienne de l'Amérique du Nord, et rien ne peut mieux nous expliquer la route vraisemblable de Nicolet que le récit de l'exploration de la baie des Puans, en 1670, par le père Allouez, exploration dans laquelle ce père trouva les Ousakis, les Pouteouatamis, les Maskoutins, les Quinipigons et les Miamis établis, dit-il, dans un très-beau lieu, où l'on voit de belles plaines et des campagnes à perte de vue. Leur rivière, ajoute-t-il, conduit dans la grande rivière nommée Mississipi. — Il n'y a que six jours de navigation.

Dans la pensée que le second grand lac des Hurons, où Nicolet était entré était le lac Supérieur, l'auteur des *Considérations géographiques et physiques sur les découvertes faites au dix-huitième siècle* par nos Français dans ces régions, Philippe Buache, qui le premier a rappelé le voyage de Nicolet, a cru que notre commis de la Compagnie de la Nouvelle-France avait remonté la rivière des Assiniboels, où plus tard pénétrèrent les Varennes de la Verendrye (1). Un fait pouvait rendre probable cette assertion, c'était l'assurance donnée dans la relation de 1640 qu'un des pères Jésuites ne devait pas tarder à suivre l'entreprise de Nicolet. Or, le voyage, que le père Charles Raymbaut fit l'année suivante, où il découvrit le lac Supérieur, fut entrepris évidemment sous l'influence de l'exploration de Nicolet.

Mais la probabilité de l'assertion de Philippe Buache est détruite par le résultat même du voyage du père. Ce missionnaire ne trouva pas la rivière dont parle l'auteur de la relation de 1640 par la raison que, selon moi, il avait mal interprété le récit de Nicolet.

D'après les données, fournies par la relation de 1643, examinées avec soin, le deuxième grand lac des Hurons est le lac Michigan, et s'il se fut agi de gagner, au lieu de ce lac, le lac Supérieur, le père Vimont n'eût pas dit qu'il fallait descendre, mais bien monter par là.

Il devient ainsi évident à la fois que Nicolet a trouvé le premier la route ouverte plus tard au père Marquette et à Louis Jolliet par le père Allouez, et que cette route l'a mené également au Mississipi, où le père Marquette et Louis Jolliet ne devaient passer que trente-huit ans après lui, —

Voilà donc ruinées du même coup la prétention des Anglais à la priorité dans la découverte du Mississipi, ainsi que la réclamation de la Compagnie du père Marquette en faveur de son confrère, puisque nous pouvons placer le voyage de Nicolet en 1633, que l'Anglais Wood s'est présenté sur cette rivière seulement en 1634, et que le père Marquette n'a débouché dans le Mississipi qu'en 1673.

### III.

J'aurais peut-être été taxé de témérité ou d'hostilité contre la compagnie de Jésus, persistant à réclamer pour le père Marquette, plus encore que pour Louis Jolliet, chef cependant de l'entreprise, si, en 1844, lorsque je parcourais la plume à la main les relations des missionnaires de la Nouvelle-France, j'avais exprimé l'opinion que je viens d'émettre sur les titres de Jean Nicolet à la priorité dans la découverte du Mississipi; mais cette opinion, heureusement, a été, avant, moi produite et soutenue par M. Gilmary Shea (1), qui, en Amérique, a le mieux honoré la mémoire

(1) Voir l'esquisse que j'ai publiée de leurs découvertes dans le *Moniteur* du 14 septembre au premier novembre 1852.

(2) *Discovery and exploration of the Mississipi valley*. 1852.

du père Marquette. M. l'abbé Ferland, si judicieux et si exempt de passion, a paru depuis autoriser la même opinion (1).

En tout cas, si le père Marquette n'avait pas été précédé sur le Mississipi par Nicolet, il l'aurait été par un autre Normand, celui-là de Rouen, dans une entreprise dont la relation n'a pas été imprimée, mais dont j'ai signalé les résultats, en 1843, à l'auteur des *Navigateurs Français*, et que, deux ans après, j'ai mentionnée moi-même dans une lettre à M. le maire de la ville de Rouen, imprimée dans la Revue de cette ville.

Cette entreprise est contemporaine de celle de Bolton. Comme on n'a pas jusqu'ici connu les preuves sur lesquelles étaient basées mon assertion et celle de l'écrivain, qui s'autorisait de mes paroles, je ne m'étonne pas que cette entreprise, dont je veux parler, ait été contestée. Mais, ces documents présentés, l'on appréciera jusqu'à quel point il est possible à l'annotateur de la relation du père Marquette de s'appuyer, en ce cas, de l'opinion de M. Garneau, auquel, dit-il, il semble qu'il ne soit pas même permis d'exprimer un doute contraire à la priorité du père Marquette.

L'entreprise dont je veux parler ici est celle de Cavelier de la Salle.

Robert Cavelier, sieur de la Salle, est né à Rouen et a été baptisé, le 22 novembre 1643, sur la paroisse Saint-Herbland, dont la circonscription peu étendue en raison de son voisinage avec la cathédrale comprenait un bout de la rue de la Grosse-Horloge, rue du Bec, la rue aux Juifs, et si je ne me trompe un peu de la rue des Carmes.

Cavelier de la Salle appartenait par son père Jean et son oncle Henri Cavelier, tous deux merciers grossiers, au grand commerce et à la haute bourgeoisie de la ville. Les fils de ces deux marchands, qui vécurent tous noblement, se trouvaient alliés aux Lebaillif et aux Mesnager, dont l'un figura parmi les plénipotentiaires du traité d'Utrecht.

A son arrivée en Canada, Robert Cavelier sortait de la compagnie des Jésuites où, malgré la pureté de mœurs qu'il conserva toujours et sa sévérité pour lui-même, il se sentait mal à l'aise. Homme d'imagination autant que d'action, il avait besoin de se mouvoir dans sa liberté pour exécuter les projets conçus par son esprit; c'est pourquoi il parait avoir profité de la mort de son père autant que de la déclaration du roi qui interdisait (1666) aux religieux de prononcer des vœux avant vingt-cinq ans. Mais il avait perdu, par son entrée chez les Jésuites, sa part d'héritage, et lorsqu'il en sortit, il n'avait plus que 400 livres de rentes dont on lui compta le capital en argent.

Avec ce misérable enjeu, il était parti pour le Canada tenter la fortune.

La nécessité, les habitudes, les souvenirs de famille le portèrent naturellement vers ce pays dont il devait reculer les limites.

Son oncle Henri Cavelier figurait le 24<sup>e</sup> sur la liste des Cent Associés, seigneurs de la Nouvelle-France; son frère Jean faisait partie de la communauté de Saint-Sulpice, à laquelle appartenait Montréal créé en partie par les fondateurs de cette même communauté. Enfin les relations, la puissance dans ce pays de la Compagnie dont il sortait, probablement ses lectures elles-mêmes le décidèrent, et il partit peut-être avec le projet déjà formé de chercher un passage à la Chine, projet présenté plusieurs fois dans les publications annuelles des Jésuites, et, comme on l'a vu, d'abord dans celles des Récollets, comme dans les mémoires de Marc Lescarbot.

Il est certain du moins qu'à peine arrivé dans la colonie il porta, près de Montréal, l'avant-poste sur l'extrême Orient que Champlain avait placé à Québec, et nomma la Chine le lieu où il s'établit, et qui garda ce nom. Pour se livrer tout entier à ses entreprises, Cavelier de la Salle ne tarda pas à vendre la concession qu'il avait obtenue de M. l'abbé de Queylus, une partie au père et à l'oncle de Lemoyne d'Iberville, le héros du Canada, une autre à un nommé Jean Millot; puis il se prépara à changer la vie du pionnier contre celle du découvreur. C'est ici que se place l'exploration heureuse dont nous avons à parler. Dans quelques excursions au nord, faites dans l'intervalle de ses défrichements, Cavelier de la Salle avait entendu parler d'une rivière, nommée l'Ohio, qui avait son cours vers l'Occident et au bout de

laquelle, après sept ou huit mois de marche, la terre était coupée, c'est-à-dire que cette rivière, suivant la manière de parler des sauvages, tombait dans la mer. Cavelier de la Salle, d'après toutes les traditions et l'état des connaissances géographiques, pensa que cette mer était la mer Vermeille, et qu'ainsi on trouverait par là le passage à la Chine, passage si désiré des nations européennes. Il croyait d'ailleurs que, si l'on ne trouvait pas encore ce passage par cette rivière, nommée l'Ohio, les nombreuses populations, qui, au dire des Iroquois, étaient sur ses bords, donneraient le moyen de traiter avec elles et enrichiraient ainsi le Canada. En conséquence, il parla au gouverneur de la Nouvelle-France de son projet d'aller reconnaître cette rivière, et ce projet fut approuvé.

PIERRE MARGRY.

(La suite prochainement.)

## REVUE DES LIVRES NOUVEAUX.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DE BOSSUET, avec des fragments inédits, par M. Nourrisson, professeur de logique au lycée Napoléon. 1 volume in-8<sup>o</sup>, Paris, 1862, à la librairie Lafrange, rue Saint-André-des-Arts, 41.

« En écrivant un essai sur la philosophie de Bossuet, nous ne nous sommes pas seulement proposé de mieux faire son connaître cet esprit sublime, nous avons surtout voulu le joindre par là combien est insensée la lutte qui, depuis si longtemps, divise les partisans légitimes de la Raison et les aveugles défenseurs de la Foi. Inébranlable entre ces deux extrêmes, il nous a paru que Bossuet pouvait et devait être un exemple irrécusable et un maître écouté.

« Bossuet est un Père de l'Eglise, qui l'ignore? Bossuet est un philosophe, qui oserait le nier? Pour lui, la Foi achève et confirme ce que la Raison a commencé, tandis que la Raison, à son tour, prépare à la Foi dont elle est un degré nécessaire. Combattre contre la Raison ou combattre contre la Foi, c'est combattre contre la vérité.

« Ces principes que Bossuet a proclamés si haut ne sauraient être méconnus sans péril; c'est pourquoi nous aurions à cœur de les rendre populaires. »

Dans ces quelques lignes que nous empruntons à l'avant-propos de la première édition de son livre M. Nourrisson indique tout à la fois le point de départ et la conclusion de l'*Essai sur la philosophie de Bossuet*.

Dans la préface qui se trouve en tête de la nouvelle édition du même ouvrage, édition dont nous annonçons aujourd'hui la publication, M. Nourrisson s'est appliqué à faire connaître les sources de la philosophie de Bossuet, et il conclut en ces termes: « Aristote et l'Écriture, les Pères et, parmi les Pères, saint Augustin, la Scolastique et Descartes, voilà les parties intégrantes de la doctrine, qu'une fois de plus j'ose appeler la philosophie de Bossuet. »

L'ouvrage comprend : une Introduction, six chapitres, et une conclusion. Les six chapitres sont intitulés : théorie de la spiritualité de l'âme; — théorie des passions; — théorie de la connaissance ou les idées; — théorie de la liberté; — théorie de la Providence; — théorie du mysticisme.

Sous le titre d'*appendice*, le volume se termine par la reproduction de divers fragments inédits de Bossuet. Nous indiquerons, entre autres, les suivants : paraphrase d'Aristote par Bossuet; une traduction de diverses citations grecques *De maribus ad Nicomachum*, livres I, II, IV, V, etc.. Vient en dernier lieu un manuscrit inédit sur le *Traité des causes*, accompagné de quelques réflexions de M. Nourrisson qui termine ainsi : « Aristote avait dit; pensez. Bossuet dit : aimez. Et dans ces deux formules éclate la différence des temps anciens et des temps nouveaux, de la *métaphysique* et de l'*Évangile*. »

LES PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE, leur vie, leurs écrits, leur temps, par M. J.-F. Nourrisson, professeur de logique au lycée Napoléon, 2 vol. in-12. Paris, à la librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain.

Sous le titre de *Les pères de l'Église latine*, l'auteur s'est proposé, tantôt en les traduisant lui-même, tantôt en rajeunissant des traductions anciennes, de mettre en lumière les plus beaux passages de ces Pères « dont à seule parole a presque renouvelé l'Occident, et qui en représentent, avec une autorité puissante, le passé et les traditions. »

M. Nourrisson ne pouvait embrasser la période des douze premiers siècles tant les quels l'Église a honoré tous les docteurs du titre de Pères; il a dû circonscire son choix aux Pères qui ont le plus marqué dans l'Église latine, durant les quatre premiers siècles, à Tertullien, saint Cyprien, Lactance, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Paulin.

Mais il importait d'assurer à l'ouvrage une véritable unité, et tout à la fois d'en disposer les détails avec un ordre qui n'eût rien d'arbitraire. M. Nourrisson a pensé que tous les traités des Pères peuvent se rap-

(1) *Cours d'histoire du Canada*, 1<sup>er</sup> volume, page 325.

de dix-huit ans. Earlswood est un asile pour les aliénés idiots dont la population dépasse le chiffre de quatre cents malades. Je visitais avec sa famille et plusieurs autres personnes la partie de l'établissement réservée aux femmes. J'aperçois tout d'un coup ma jeune compagne de voyage immobile et arrêtée devant une pauvre idiote qui la regardait fixement avec des yeux ardents et inquiets. L'idiote étendait ses mains vers elle, et poussait des gémissements pleins d'impatience et d'inquiétude; ses gestes désordonnés exprimaient je ne sais quel désir avide que sa langue était impuissante à traduire en même temps que ses infirmités lui défendaient de se lever. La jeune fille, au lieu de passer outre, comme l'impatience aurait pu le lui permettre, ou la frayeur le lui conseiller, demeurait debout devant elle émue et cherchant à deviner comment elle pourrait à la fois la calmer et la satisfaire. Je contemplais avec attendrissement ce dialogue si inégal où la jeunesse, la fortune et la beauté se rencontraient en face de tant de misère et de dégradation. Tout d'un coup la jeune fille saisit sur sa tête sa toque de velours noir où pendait une longue plume de héron. C'était là l'ambition de la pauvre folle. Miss Elisa W... la lui tendit avec un sourire. La figure morne et décolorée de la malade s'illumina d'un éclair de vie, et paraissant comprendre à son tour je ne sais quelle loi instinctive d'amour et de reconnaissance, elle offrit à miss W... une fleur fanée qui traînait sur ses genoux incertains. La jeune fille la prit, serra la main que lui offrait l'idiote et s'éloigna en essuyant ses larmes.

L'erreur des jeunes filles en Angleterre est le rêve éternel des romans — être épousées par amour et pour elles-mêmes. A ce rêve : là je serais assez volontiers indulgent; mais ce que je ne puis admettre, c'est la chimère dont elles le compliquent, à savoir qu'à l'âge de dix-neuf ou vingt ans elles seront plus habiles à saisir et à pénétrer un jeune homme que l'expérience de leurs parents. Quand les illusions de cet amour-propre féminin se sont dissipées dans le mariage il en résulte ceci : c'est que la statistique nous apprend, chiffres en main, que l'Angleterre est, de tous les pays de l'Europe celui où se pratique sur la plus grande échelle cette habitude des promenades extra-conjugales qualifiées par la langue anglaise : *an elopement* (chercher le mot avec ses commentateurs dans le dictionnaire de Johnson).

Quand on sort de prendre le thé, à Londres, chez quelques jeunes filles qui vous invitent à une petite soirée, avec le consentement sans doute, mais hors la présence et quelquefois pendant un voyage de leurs parents, on trouve que, somme toute, il y a encore du bon dans l'antique éducation de nos grand'mères : « Asseyez-vous là, ma fille, et taisez-vous; tenez-vous droite et baissez les yeux. » Ce qui, par parenthèse, ne les a jamais empêchées, lorsqu'elles étaient grandes et mariées, de se lever, de regarder et de parler à propos.

Antonin RONDELET,

Professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

(La suite prochainement.)

## GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

### LES NORMANDS DANS L'OHIO ET LE MISSISSIPI.

#### 2<sup>e</sup> PARTIE.

Voici dans quelles circonstances se fit cette première exploration. — Vers l'époque à laquelle Cavalier songeait à ces voyages M l'abbé de Queylus, de la communauté de Saint-Sulpice, que Colbert avait envoyé en Canada avec plusieurs autres, résolut d'établir des missions et de ne pas abandonner le soin exclusif de la conversion des sauvages aux Jésuites restés seuls depuis qu'ils avaient empêché le retour des Récollets; ces derniers étaient les premiers apôtres du pays (1). En même temps que François de Fé-

nelon, frère de l'illustre archevêque de Cambrai, et l'abbé Trouvé étaient envoyés au nord du lac Ontario, l'abbé Barthelemy et l'abbé Dollier de Casson allèrent hiverner dans les bois pour apprendre la langue algonquine. Dans cet hivernement, un discours, que tint à M. Dollier un capitaine nipissirien, fit concevoir à M. de Queylus le désir d'avoir des informations sur le pays de ce sauvage, et il engagea M. Dollier à s'y faire conduire; celui-ci accepta une entreprise dans laquelle il comptait servir Dieu, avec le même entrain qu'il bravait le feu lorsqu'il servait sous Turenne.

Il était en conséquence à Québec pour faire des achats, lorsque M. de Courcelles, qui, de son côté, avait pris en considération les projets du jeune Cavalier de la Salle, pria M. Dollier de tourner son zèle vers les peuples qui habitaient sur la rivière d'Ohio.

MM. de Queylus et Dollier y acquiescèrent, et le projet fut résolu; il fit grand bruit dans la colonie.

Ajourné toutefois un moment par l'assassinat commis sur un Iroquois, crime qui pouvait amener un renouvellement de guerre avec cette nation et faisait barrer par elle tous les passages, le projet ne fut repris que le jour où M. de Courcelles eut entièrement étouffé l'affaire par la punition des coupables.

Tout étant apaisé, les Iroquois ayant repris confiance et se répandant parmi les nôtres, on résolut de ne plus différer; enfin le jeune de la Salle et l'abbé Dollier partirent le 6 juillet 1669; M. de Queylus avait adjoint à ce dernier M. l'abbé de Gallinée.

Du diocèse de Rennes, cet honorable ecclésiastique, entré au séminaire de Saint-Sulpice en 1661, le 1<sup>er</sup> août, était de la famille des Brehan, dont la devise était : *Foi de Brehan vaut mieux qu'argent*. Quant à l'abbé Dollier de Casson, du diocèse de Nantes, où se trouve un petit village de ce nom, c'était un ancien officier de cavalerie. L'abbé de Gallinée savait assez de mathématiques pour faire une carte du chemin, et cette raison avait décidé M. de Queylus à l'envoyer à la place du sieur Barthelemy, qu'il avait d'abord destiné à cette excursion.

Sept canots d'écorce composaient la petite flotte que conduisaient deux canots d'Iroquois Sonnantouans, venus dans la colonie chasser à l'automne de 1668. Ces Indiens avaient séjourné chez Cavalier de la Salle pendant assez longtemps et lui avaient dit les plus grandes merveilles de la rivière d'Ohio. Comme il n'avait encore qu'une très-petite connaissance de leur langue, il ne comprenait pas toujours ce qu'ils lui disaient; mais s'animant de son désir même, il avait communiqué son enthousiasme à M. Dollier, et s'était abandonné volontiers à eux. Il espérait d'ailleurs trouver des guides moyennant quelques présents. M. Gallinée avait cru de son côté nécessaire de prendre plus de précautions; il avait pour guide avec lui un Hollandais de Manhatte.

Le point de départ fut le village de la Chine, que la petite flotte laissa le 6 juillet.

La première journée, nos gens franchirent le Sault-Saint-Louis, et un mois après environ, le 2 août, ils arrivaient au lac Ontario, après toute la fatigue des portages ou du passage des rapides, qui les obligeaient de se mettre à l'eau pour trainer leurs canots.

Lorsqu'ils eurent atteint une petite rivière, appelée Karontagué, à cent lieues environ de Montreal vers le sud-ouest, et l'endroit du lac le plus proche du pays des Sonnantouans, leurs guides les ayant quittés, ils s'arrêtèrent aussi, de peur de quelque une de ces incursions auxquelles les Iroquois étaient exposés de la part des nations de l'Ohio. — Ils craignaient également que les Iroquois, si prompts à rompre la paix, ne se tinssent pas pour satisfaits de la punition de l'assassinat commis sur un de leurs considérables, assassinat dont il a été parlé plus haut.

Le soir, toutes leurs craintes d'un mauvais accueil furent dissipées par l'arrivée d'une grosse troupe de sauvages, qui, accompagnés de leurs femmes, chargées de vivres, vinrent s'installer auprès d'eux et leur firent du pain de blé d'Inde.

Nos Français apprirent d'eux qu'ils étaient attendus au village, qu'on avait envoyé par toutes les cabanes pour assembler un conseil des vieillards, où l'on délibérerait sur ce qu'ils désireraient. En conséquence, le 12 août 1669, M. de la Salle et M. de Gallinée, avec dix Français, partirent, escortés de cinquante Iroquois; d'autres vinrent ensuite au-devant d'eux, et, après maintes haltes qu'on leur fit faire, de peur qu'ils ne se fatiguassent, ils par-

(1) Archives de la préfecture de Seine-et-Oise.

vinrent au lieu du conseil, dans lequel figurèrent le lendemain les plus considérables de cette nation.

L'objet principal de la visite de nos Français était de demander quelque guide pour aller chez les Taogeunhas, nation située sur l'Ohio. — Or, il y avait là justement un jeune homme de cette nation, fait prisonnier. — Ils en firent la demande et l'appuyèrent, suivant l'habitude, de présents pour donner de l'autorité à leurs paroles et disposer favorablement les esprits en leur faveur. — Ces présents étaient un pistolet à deux coups, des chaudières, des hâches et des capots. — Malheureusement, ils ne purent parler eux-mêmes aux Sonnontouans. — M. de la Salle ne connaissait pas encore assez d'iroquois, et le Hollandais qui accompagnait M. de Gallinée ne savait pas assez de français pour suivre un discours et le reproduire, de telle sorte qu'on fut obligé de recourir à l'interprète du père Freymyn, Jésuite, missionnaire en ce lieu. M. de Gallinée pense que cela n'arrangea pas leurs affaires. Les Jésuites étant jaloux des Sulpiciens, comme ils l'étaient des Récollets, l'on ne tarda pas à s'apercevoir que les Sonnontouans avaient été « embouchés. »

Les Sonnontouans répondirent au conseil, que leurs hommes étaient absents, et qu'il fallait attendre leur retour; d'un autre côté, M. de Gallinée intercédait inutilement pour la délivrance du sauvage de l'Ohio, que nos Français eussent voulu pour guide et qu'ils virent brûler; enfin, M. de la Salle remarqua que les parents du sauvage assassiné devant les Français feignaient de s'enivrer, afin de tirer sur leurs hôtes vengeance de sa mort; ce qui fit qu'ils retournèrent vers M. Dollier de Casson, pour attendre le retour des principaux du village, alors en traite chez les Hollandais.

Le voyage, comme on le voit, commençait sous d'assez fâcheux auspices, qui menacèrent de s'aggraver encore par la maladie de M. Dollier, qu'une fièvre faillit emporter. — Il se rétablit heureusement; alors nos Français, songeant à partir, retournèrent chez les Sonnontouans faire leur provision de blé et leur demander un guide. — Ils ne purent obtenir cette dernière faveur, sous prétexte que c'était folie de s'aventurer parmi les nations cruelles de l'Ohio; que les Taoguenhas et les Andastoguéés leur casseraient infailliblement la tête, et qu'on attribuerait ce crime à leurs guides. Malgré ce refus, M. de la Salle résolut de passer outre. — Le temps était fort beau pour la navigation; il y avait danger à tarder davantage, parce qu'on n'était pas assuré de vivre dans les bois; — enfin, pensait-il, l'on trouverait sans doute quelque guide dans la route.

L'arrivée d'un sauvage, venant de chez les Hollandais, justifia ces raisons par lesquelles M. de la Salle cherchait à entraîner ses compagnons. Ce sauvage, qui était d'un village d'Iroquois, ramassé au bout du lac Ontario, à cause de l'abondance de la chasse, du chevreuil et de l'ours, offrit de conduire lui-même nos voyageurs, s'ils ne trouvaient point à acheter d'esclaves des nations chez lesquelles ils voulaient aller; mais il leur faisait espérer qu'ils en trouveraient beaucoup parmi les siens.

Assurés de ce côté, M. de la Salle et les Sulpiciens quittèrent les Sonnontouans, et passèrent une rivière extrêmement rapide, large d'un demi-quart de lieue, qui forme la communication du lac Érié avec le lac Ontario. — A dix ou douze lieues de l'embouchure de cette décharge dans le lac Ontario, se trouve la grande cataracte du Niagara tombant dans cet endroit, d'un rocher plus haut que les plus hauts pins, dit la relation manuscrite que je consulte. — L'envie que nos voyageurs avaient de se rendre au petit village iroquois les empêcha d'aller voir cette merveille; ils se contentèrent d'en entendre le bruit qui retentissait, rapporte Gallinée, non-seulement à dix lieues, là où ils étaient, mais encore de l'autre côté du lac Ontario.

Au bout de cinq jours de marche, ils atteignirent l'extrémité du lac, où, au fond d'une belle et grande anse de sable, ils trouvèrent un autre petit lac dont leur guide leur fit parcourir une demi-lieue, puis ils déchargèrent leurs canots dans l'endroit le plus proche du village, situé à cinq ou six bonnes lieues du village de leur guide, et ils attendirent là, trois jours, que les considérables du village vinssent chercher leur bagage. — Ce village se nommait Ganastogué.

Enfin les habitants arrivèrent, suivis de presque tout le peuple. — Ils firent à nos Français le meilleur accueil, ils les

regalèrent; en retour on leur fit des présents, puis on leur demanda deux esclaves qu'ils accordèrent.

Celui qui échut aux Sulpiciens était de la nation des Nez Percés, ou d'une autre nation voisine, celle des Pouteouatamis. — Le second, qui tomba en partage à M. de la Salle, était un Chaouanon. — Ce dernier assurait que dans un mois et demi de bonne marche ils pouvaient arriver aux premières nations situées sur l'Ohio; mais, disait-il, il n'y avait pas moyen d'atteindre aucune nation avant les neiges. — M. de la Salle et l'abbé Dollier étaient charmés; ils croyaient déjà toucher à leur but; par malheur un événement dérangeleur accord et ruina en partie le succès qu'on en eût pu espérer.

Le 24 septembre, l'on se préparait au départ pour ces terres où les Sulpiciens estimaient que le service de Dieu les appelait, quand on apprit l'arrivée de deux autres Français à Tinaoutoua (1).

#### IV.

Quels étaient ces Français? Un d'eux était Louis Jolliet, appelé à concourir plus tard à la découverte du Mississippi et à la recherche d'un passage au Grand-Océan, avec le Père Marquette, qu'on prétend avoir découvert le Mississippi avant Cavelier de la Salle.

Louis Jolliet était parti de Montréal avant les Sulpiciens et le jeune de la Salle avec quatre canots de marchandises pour les Outaouas. — Il avait reçu l'ordre de monter jusqu'au lac Supérieur, pour découvrir une de ces mines de cuivre qui font aujourd'hui la richesse de ces contrées, et dont on avait alors trouvé des morceaux si purs et si bons, qu'on n'avait pas besoin de les raffiner. Il avait été enjoint en outre à Jolliet de chercher un chemin plus facile que le chemin ordinaire pour pouvoir apporter ce cuivre à Montréal. — Les circonstances avaient servi en cela ce voyageur, et c'était la cause pour laquelle il se rencontrait en ce lieu même avec les Sulpiciens.

Jolliet n'avait pu voir la mine, parce que le temps le pressait; il en avait laissé le soin à Peré, qui, si je ne me trompe, avait été envoyé avec lui, et il s'était surtout occupé de l'autre partie de sa commission, à la suite d'une occasion dont il avait cru devoir profiter.

Ayant rencontré chez les Outaouas des prisonniers iroquois, il avait fait connaître aux uns et aux autres qu'Onontio (2), c'est-à-dire le gouverneur de la Nouvelle-France, entendait qu'ils véussent dorénavant en paix. Il engagea donc les Outaouas à renvoyer aux Iroquois au moins un de leurs prisonniers, en signe de la paix qu'ils voulaient avoir avec eux. Les Outaouas acquiescèrent à sa demande, et lui permirent d'emmener un de ces prisonniers.

Ce prisonnier, dans la crainte de tomber entre les mains des Andastoguéés, fit connaître à Jolliet, pour revenir des Outaouas dans le pays des Iroquois, un chemin ignoré jusque-là des Français.

Sur le bord du lac Érié, le prisonnier de Jolliet l'avait obligé à quitter son canot et à entrer dans les terres, où ils firent cinquante lieues. Ce que Jolliet raconta de cette route aux Sulpiciens, ce qu'il leur dit, devait les séparer de M. de la Salle.

En écoutant Jolliet, beaucoup de considérations se présentèrent à l'esprit des Sulpiciens. La route qu'il indiquait paraissait plus facile; la nouvelle qu'il donnait de la nation nombreuse des Pouteouatamis, nation sans missionnaires; son avis que cette nation était voisine des Iskoutégas et de la grande Rivière qui menait aux Chaouanons, chez qui les Sulpiciens voulaient aller; enfin leur connaissance de la langue outaouase, qui était celle des nations qu'ils devaient traverser; toutes ces con-

(1) Dans la carte de René Brehan de Gallinée, le rapide de Tinaoutoua est sur la côte nord du lac Érié, à la hauteur environ de la grande rivière, qui coule et débouche dans le Haut-Canada, comté d'Haldimand. — On ne peut fixer le lieu d'une manière précise, les distances n'étant point observées.

(2) Onontio était le nom que les sauvages donnaient au gouverneur de la Nouvelle-France, depuis M. de Montmagny, à qui quelques-uns d'entre eux avaient demandé le sens de leur nom. Ce 'ui-ci leur ayant répondu qu'ils ignifiait grande montagne, le nom d'Onontio, qui y correspond en iroquois, fut désormais chez eux l'appellatiou du chef des Français.

sidérations firent préférer aux Sulpiciens le chemin à cette rivière par les Outaouas à la route du côté des Iroquois.

Cependant M. de la Salle n'était pas de cette opinion. — Il représenta aux Sulpiciens qu'ils ne pourraient catéchiser là où il y avait des Jésuites; il chercha également, par d'autres bonnes raisons, à maintenir ses compagnons dans le premier dessein; mais comme il les y vit persister, l'état de sa santé lui donna occasion de faire croire qu'il songeait à retourner à Montréal. — En effet, en visitant les environs du village, avant qu'on les fût venu chercher, il avait été pris d'une forte fièvre; quelques-uns dirent que c'était à la suite de la rencontre faite par lui de trois énormes serpents à sonnette. Quoi qu'il en soit, cette fièvre l'ayant mis fort bas, M. de la Salle pria les Sulpiciens de l'excuser s'il les abandonnait; mais outre l'obstacle que lui opposait sa santé, il ne pouvait, ajoutait-il, se résoudre à hiverner, avec ses gens, au milieu des bois, où leur peu d'adresse et d'habitude à la chasse les exposerait à mourir de faim.

La séparation fut donc résolue, et l'on se prépara en conséquence au départ.

Le dernier septembre, on avait disposé un petit autel avec des avirons sur des fourches, entouré des voiles des canots, et M. Dollier dit la messe une seconde fois dans le village. On communia, tant du côté de M. de la Salle que de celui de ces messieurs, afin de s'unir encore dans le Seigneur. Puis le lendemain, 1<sup>er</sup> octobre, on se quitta. M. Dollier, qui fût volontiers demeuré dans le village de Tinatoua, assura les Indiens qu'une des robes noires de Kenté, soit M. l'abbé François de Fénelon, soit l'abbé Trouvé, leur viendrait annoncer l'Évangile.

Cependant M. de la Salle, avec les quatorze hommes qu'il avait engagés, ne s'en retourna pas, comme M. de Gallinée l'avait pensé, à Montréal. Quoique affaibli par la fièvre, notre Normand, homme d'une âme fortement trempée, allait commencer à montrer qu'il n'était pas homme à céder à une première difficulté. — S'il avait parlé de son retour, c'était assurément pour ne pas entrer en dispute avec des hommes au caractère desquels il devait des égards. — Dans une entreprise où il y a plusieurs volontés, il est rare que le plus jeune et le plus entreprenant soit aussi le plus autorisé. Cavelier avait donc biaisé pour arriver à son but sans froisser personne. — C'était du reste dans sa nature, car le père Hennepin l'appelle un fin politique, et l'abbé de Gallinée disait qu'il ne manquait pas de belles paroles. — Cavelier de la Salle avait pensé que la commission, qu'il avait reçue, étant pour l'exploration de l'Ohio, il devait prendre le plus vite la direction des pays ignorés, sans traverser des terres déjà explorées, et que rien ne s'y opposait, puisqu'il avait avec lui un esclave Chaouanon pour lui servir de guide.

L'événement justifia en partie sa pensée, tant à l'égard des Sulpiciens que dans les découvertes qu'il fit.

Malheureusement, nous n'avons sur cette première découverte de Cavelier de la Salle qu'un résumé très-court fait sur son récit verbal par un homme étranger à l'Amérique, qui pourrait bien avoir commis quelque erreur, mais dont le discours a un caractère de vérité qui apparaît toutes les fois qu'on peut le contrôler par d'autres documents incontestables.

— D'après ce résumé, Cavelier de la Salle alla du lieu où il avait quitté les Sulpiciens gagner une rivière qui coule de l'est à l'ouest, passe, dit le document, à Onnontagué, ce qui me paraît une confusion de nom, puis à six ou sept lieues au-dessous du lac Érié; et étant parvenu jusqu'au 280° ou 283° de longitude, et au 41° de latitude, il trouva un saut qui tombe vers l'ouest dans un pays bas, marécageux, tout couvert de vieilles souches. Il fut en conséquence obligé de reprendre terre, il suivit alors une hauteur qui pouvait le mener loin. Des Indiens lui dirent que fort loin de là le même fleuve, qui se perdait en cette terre basse, et vaste se réunissait en un seul lit. — Excité par ces avis, il continua son chemin; mais ses hommes n'avaient pas la même ardeur que lui, la fatigue du chemin leur parut excessive; ils abandonnèrent leur chef en une nuit, regagnèrent le fleuve et se sauvèrent, les uns dans les colonies anglaises, d'autres retournèrent dans la Nouvelle-France.

Cavelier de la Salle se trouvait ainsi à 400 lieues de chez lui, où il ne laissa pas de revenir, remontant la rivière, et vivant de chasse, d'herbes et de ce que lui donnèrent les sauvages qu'il rencontra sur sa route.

Tels sont les faits, relatifs au premier voyage de Cavelier de

la Salle, énoncés dans le court résumé dont j'ai parlé. Ce document est sans doute insuffisant, quoique plus étendu que les assertions des Anglais au sujet de Wood; mais ce n'est pas le seul que l'on puisse invoquer à l'appui de la découverte de Cavelier de la Salle. Si ce document nous laisse dans le doute sur le point où le découvreur est arrivé, surtout avec un homme dont soit les instruments, soit la science pouvaient être défectueux, les fragments de quelques lettres serviront à nous éclairer sur la valeur de ce premier témoignage.

Nous trouvons d'abord dans un mémoire par lequel Cavelier de la Salle, en 1677, demandait de compléter ses découvertes précédentes, le passage suivant :

« Le sieur de la Salle, ayant toujours eu beaucoup d'inclination pour faire des découvertes et établir des colonies qui pussent être avantageuses à la religion et utiles à la France, passa en Canada en 1666, et commença la même année le village de la Chine, situé dans l'île de Montréal, au delà de toutes les habitations françaises.

« L'année 1667 et les suivantes, il fit divers voyages avec beaucoup de dépenses, dans lesquels il découvrit le premier beau-bouquet de pays, au sud des grands lacs et, entre autres, la grande rivière d'Ohio. Il la suivit jusqu'à un endroit où elle tombe, de fort haut, dans de vastes marais, à la hauteur de 37 degrés, après avoir été grossie par une autre rivière fort large, qui vient du Nord; et toutes ces eaux se déchargent, selon toutes les apparences, dans le golfe du Mexique, et lui font espérer de trouver une nouvelle communication avec la mer; de quoi la Nouvelle-France pourrait quelque jour tirer de très-grands avantages, aussi bien que des grands lacs qui occupent une partie de l'Amérique septentrionale. »

Or, nous pouvons d'autant plus aisément ajouter foi à ce document, que dans l'une des deux cartes restées manuscrites, où Jolliet nous rappelle sa course avec le père Marquette, il nous montre le débouché de l'Ohio dans le Mississipi. Et nous voyons, au-dessous de ce tracé, ces mots : « *Route du sieur de la Salle pour aller dans le Mexique.* » Dans une autre carte plus petite, Jolliet écrit sur le dessin du cours de ce fleuve : « *rivière, par où descendit le sieur de la Salle, au sortir du lac Érié, pour aller dans le Mexique.* »

Ainsi, quoique nous n'ayons rien de parfaitement défini, nos renseignements suffisent pour établir cette présomption, que, dans ce premier voyage, Cavelier de la Salle aura descendu l'Ohio, sinon jusque dans le Mississipi, au moins près de l'embouchure de ce fleuve, avant le père Marquette.

Le jeune découvreur aurait commencé par là, avec un certain éclat, sa carrière de lutttes et de sacrifices, tandis que les Sulpiciens, pour avoir préféré le chemin, dont Jolliet leur avait parlé, ne firent que reconnaître le même chemin que ce voyageur, aidés de la carte même qu'il leur donna, et que l'abbé de Gallinée réduisit en carte marine.

Ce voyage des deux missionnaires offrit, toutefois, quelques circonstances intéressantes dans l'histoire des origines de l'Amérique du Nord.

Ils avaient atteint le lac Érié, le 14 octobre 1669, après avoir fait vingt-et-une ou vingt-deux lieues le long de ce lac, dans sa partie septentrionale; ils s'arrêtèrent pour hiverner, puis ils se cabanèrent à un quart de lieue dans le bois. — Ce pays leur sembla si beau, que M. de Gallinée le nomme le Paradis Terrestre du Canada. « Je l'appelle ainsi, dit-il, parce qu'il n'y a point assurément de plus beau pays dans le Canada: les bois y sont clairs, entremêlés de fort belles prairies, arrosées de rivières et de ruisseaux, remplis de poissons et de castors; quantité de fruits, et, ce qui est le plus considérable, si plein de bêtes que nous y avons vu, une fois, plus de cent chevreuils en une seule bande, des troupes de cinquante ou soixante biches, et des ours plus gras et de meilleur goût que les plus savoureux cochons de France. — Enfin, nous pouvons dire que nous avons passé l'hiver, plus commodément que nous n'eussions fait au Montréal. » — Nos deux Sulpiciens demeurèrent en ce lieu jusqu'au jour de l'Annonciation, et le 23 mars, jour du dimanche de la Passion, ils allaient planter une croix, comme pour prendre possession au nom de Dieu et du roi (1).

(1) Nous soubz'gnez, certifications avoir veu afficher sur les terres du lac

La route, que les deux missionnaires firent du lac Erié vers les Pouteouatamis, route dans laquelle ils comptaient retrouver l'Ohio, ne fut ni sans danger, ni sans souffrances. Ils perdirent, avant de quitter le lac Erié, un canot, et si Joliet ne leur eût indiqué, où il avait laissé le sien, ils eussent été dans le plus grand embarras. Cette perte, dans laquelle ils avaient eu à regretter entre autres objets leur chapelle, les fit résoudre à pousser jusqu'aux Outaouas, et à Sainte-Marie-du-Sault, dans le lac Supérieur, d'où ils retourneraient à Montréal, en compagnie des Outaouas; quant à l'Ohio, ils se proposaient le printemps suivant d'aller le chercher de nouveau.

Nos deux missionnaires arrivèrent à Sainte-Marie-du-Sault le 25 mai 1670, mais ils ne tardèrent pas à reconnaître la justesse des paroles de Cavalier de la Salle au sujet de l'impossibilité dans laquelle les Jésuites les mettraient d'évangéliser. La jalousie de ces pères se manifesta clairement, et quelques jours après les Sulpiciens prenaient congé des pères d'Ablon et Marquette.

Les faits, que je signale le premier, d'après un mémoire de René Bréhan de Gallinée, d'après un récit et aussi d'après le passage d'une lettre de Cavalier de la Salle, changent singulièrement la question relativement à la priorité dans la découverte du Mississipi.

Suivant tous les historiens, à commencer par Charlevoix, l'auteur de l'histoire de la Nouvelle-France, jusqu'au biographe de Cavalier de la Salle, M. Jared Sparks, et jusqu'à M. Gilmory Shea, le biographe du père Marquette, c'est la découverte de ce dernier qui fait naître les projets de Cavalier de la Salle.

Mais les documents que je cite ne nous portent-ils pas à penser le contraire, en nous faisant connaître la rencontre des Sulpiciens et de Cavalier de la Salle par Louis Joliet, et l'arrivée de ces mêmes missionnaires auprès des pères d'Ablon et du père Marquette, alors chez les Outaouas?

PIERRE MARGRY.

(La suite prochainement.)

## HISTOIRE NATURELLE.

### LES INSECTES MÉTALLURGISTES.

En étudiant les admirables échantillons de fer envoyés par la Suède à l'exposition de Londres, mon attention fut attirée par de petits flacons placés dans un coin obscur et renfermant divers minerais de fer à formes bizarres, à noms plus bizarres encore. Sur ces flacons on lisait : *Pearl-ore*, *Bur-ore*, *Money-ore*, *Cake-ore*, *Craggy-ore*, *Gunpowder-ore*, rien de plus. Pour satisfaire ma curiosité, j'allai interroger MM. les commissaires suédois. A ma grande surprise, ils m'apprirent que ces minerais avaient été élaborés dans les lacs de la Suède par des insectes infusoires; que ce fer, produit de l'industrie des infiniment petits, se trouvait en quantité assez considérable pour être exploité avec succès; et voyant l'intérêt avec lequel j'accueillais leurs réponses, ils me remirent un Mémoire de M. C.-W. Sjogreen (1), Mémoire qui

est intitulé : *Les armes du Roy de France au pied d'une croix, avec cette inscription : L'an de salut 1669, Clement IX estant assis dans la Chaire de Saint Pierre, Louis XIV régnant en France, M. de Courcelles estant gouverneur de la Nouvelle-France, et M. Talon, y estant intendant pour le Roy, sont arrivez en ce lieu deux missionnaires du Séminaire de Montréal, accompagnez de sept autres françois, qui, les premiers de tous les peuples Européens, ont hiverné en ce lac, dont ils ont pris possession, au nom de leur Roy, comme d'une terre non occupée par appositon de ses armes, qu'ils y ont attachés au pied de cette croix, en foy de quoy nous avons signé le présent certificat.*

François Dollier, prestre du Diocèse de Nantes, en Bretagne, et de Gallinée, diacre du Diocèse de Rennes, en Bretagne.

(1) On the Swedish Lake-ores, an illustration of samples sent to the great exhibition in London 1862, by C.-W. Sjogreen. Ekeshjo, 1862. In-8°, printed by A. Nilson.

m'a paru renfermer des faits si peu connus, si neufs, si dignes d'intérêt, que je crois devoir en donner ici l'analyse.

Le minerai de fer connu sous le nom de minerai de lac (*Lake-ore*) se rencontre dans les lacs et les cours d'eau de la Suède, principalement dans la province de Smaland (1). Ce minerai, à l'état naturel, affecte cinq formes différentes qui lui ont fait donner les noms suivants :

1° **PEARL-ORE** (en suédois **Perlmalm**, minerai en perle), tirant son nom de sa ressemblance avec une perle ou un fort grain de plomb. Ce minerai contient 45 0/0 de fer; il est dur, pesant, sa cassure est d'un brun sombre, huileuse, brillante: on le rencontre sur les fonds boueux ou glaiseux rarement, et jamais en grande quantité dans le sable ou dans les pierres.

2° **BUR-ORE** (**Burr-malm**, minerai bardane), ainsi nommé par suite de la vague ressemblance qui existe entre ce minerai et la tête hérissée de la bardane. Le bur-ore est de nature spongieuse, très-léger et très-mou; il donne rarement à la fusion plus de 30 0/0 de fer; il se rompt aisément et tombe en morceaux en séchant. On le trouve surtout sur les fonds couverts d'herbe.

3° **MONEY-ORE** (**Penning-malm**, minerai-sous). La forme de ce minerai, qui rappelle une monnaie grossière, lui a valu son nom. Le money-ore est plus lourd que le bur-ore; sa cassure ressemble à celle du pearl-ore: il donne jusqu'à 40 0/0 de fer.

4° **CAKE OR CRAGGY-ORE** (**Skrags-malm**, minerai-gâteau). On a donné ce nom à de larges gâteaux ronds, écailleux, très-légers, de 0<sup>m</sup>025 à 0<sup>m</sup>150 de diamètre, d'une couleur gris foncé, qu'on trouve sur les fonds de gravier ou de glaise. Comme ces gâteaux sont très-pauvres et ne donnent que 25 0/0 de fer, on les néglige la plupart du temps.

5° **GENPOWDER-ORE** (**Krust-malm**, minerai poudre à canon). La couleur de ce minerai varie du jaune verdâtre au noir brillant; sa forme rappelle la poudre de guerre. Quant il est pur, il est très-pesant; on le recherche beaucoup, car alors il donne jusqu'à 50 0/0 d'un fer excellent. Il repose sur des fonds de sable fin.

Le minerai de lac (2) est toujours plus ou moins mélangé d'impuretés, desable principalement, qui montent de 30 à 40 0/0. Il renferme en général de 20 à 60 0/0 d'oxyde de fer, du fer et du manganèse oxydulé, à peu près 10 0/0 de silice, de 0,05 à 4 0/0 d'acide phosphorique, et de 7 à 30 0/0 d'eau hygroscopique. Sur un seul point, on trouve une sorte de minerai qui renferme jusqu'à 20 0/0 de manganèse. Ce minerai, amené à la lumière, se réduit en une poussière fine et sombre. On s'en sert peu, car la grande quantité de manganèse qu'il renferme le rend impropre à la fonte.

Tous ces minerais se trouvent toujours dans le voisinage des roseaux ou sur les talus des bas-fonds des lacs les plus grands et les plus profonds; les gisements ont de 10 à 200 mètres de longueur, de 5 à 15 mètres de largeur, de 8 à 30 pouces d'épaisseur. L'extension de ces gisements, soit vers l'est, soit vers l'ouest, permet de supposer que le minerai, pendant sa formation, a besoin, comme les plantes, de chaleur et des rayons du soleil.

Le minerai de lac existe partout dans les mêmes circonstances. Si une rivière ou un ruisseau traverse plusieurs lacs, on est assuré de trouver le minerai dans tout le parcours, surtout aux points où l'eau est paisible, car les courants violents s'opposent, par leur rapidité, à la formation en enlevant les atomes pour les porter dans des eaux plus paisibles.

Jamais, dans un même cours d'eau, on ne rencontre une espèce unique de minerai, mais au commencement se trouve le *gunpowder-ore*, puis le *pearl-ore*, et enfin le *money* et le *cake-ore*.

En 1847 et en 1849, M. Sjogreen, profitant d'une baisse con-

(1) Province située dans la partie méridionale de la Suède et dont les villes principales sont Colmar, Wexio et Jokoping.

(2) Le minerai de lac a souvent été confondu avec le minerai de marais (*bog-ore*). Ce dernier est formé de molécules de fer entraînées par les eaux de pluie ou de sources. Ces molécules, roulant sur un sol sablonneux ou sur les pierres, se fixent sur les grains de sable, et dans une période d'une trentaine d'années, on voit se reformer des bancs de 4 à 10 cent. d'épaisseur. Le minerai de marais ne se trouve que sur les bords vaseux des ruisseaux ou dans les prairies inondées au printemps qui restent sèches pendant l'été. Quant à la composition chimique, le minerai de marais ressemble au minerai de lac, si ce n'est qu'il ne renferme aucune trace de phosphore, mais bien de 0,5 à 2 et 3 0/0 de soufre, corps qui ne se rencontre jamais dans le minerai de lac.

réunions-là, j'en ai vu peut-être plus encore que de tout autres, et je crois que le besoin de faire entendre à autrui le son de sa voix dégénère ici en une véritable manie. Que dire, par exemple, de cette coutume assez généralement pratiquée de faire distribuer imprimé une note ou un mémoire au moment même où vous prenez la parole pour commencer la première phrase ? Chacun devient alors à la fois votre lecteur en même temps que votre auditeur ; on suit des yeux sur le papier tous les mots que vous prononcez. Pour moi, je suis tenté de prendre la fuite et de me réfugier dans mon cabinet où il me serait facile de prendre connaissance de votre travail à tête reposée, avec d'autant plus de raison que tout le monde, en Angleterre, ne lit pas comme Charles Dickens.

Je ne veux rien dire de ce que j'appelle les meetings fantaisistes, quoiqu'il y en ait d'étranges et dont la pensée seule paraîtrait à un Français du plus franc et du meilleur comique. Chez nous, on ne se rendrait le plus souvent dans ces assemblées qu'après avoir fait provision de pommes cuites afin de répondre à l'orateur ; en Angleterre, il n'arrive pour ainsi dire jamais rien de pareil ; il convient d'expliquer pourquoi.

Du temps de notre dernière république, alors que florissait le régime des clubs, nous avions aussi, ou tout au moins nous étions censés avoir notre liberté de la parole. Que se passait-il alors chez nous ? Le premier besoin de chacun était de se rendre dans les assemblées où l'on n'était pas de son avis, pour entendre ce qui se disait, si la personne était réduite aux rôles muets, pour y répondre, si elle avait l'habitude de la parole. Il en résultait ceci, c'est que tout d'abord les opinions extrêmes se trouvaient en présence dès le second discours, que les paroles et les systèmes se heurtaient, que l'ardeur et la passion de la controverse se communiquaient des orateurs à l'assemblée et qu'au bout de peu d'instant toute la salle était en feu. C'est ainsi que nous entendons en France les discussions publiques ; dès le premier mot, tout est toujours remis en question, et comme le disait très-bien M. Thiers, dans son beau livre *De la propriété*, il faut alors user son temps et sa peine pour établir les premiers principes, ceux-là même que partout ailleurs on ne discute pas.

En Angleterre, on se place du premier coup à un point de vue opposé, et on y pratique des méthodes bien différentes. Le premier but d'un meeting n'est pas du tout de provoquer, c'est au contraire d'éviter soigneusement la discussion. Pour arriver à ce résultat, tout a été combiné d'avance et bien entendu dans une réunion préparatoire ; on a fait imprimer des programmes qu'on vous distribue à votre entrée dans la salle. Ces programmes vous rappellent le sujet qui est à l'ordre du jour ; ils vous apprennent en même temps quelle résolution doit être votée. On ne vous prend pas en traître. Vous savez d'avance que monsieur un tel mettra en avant une proposition.

Il est entendu que la susdite proposition doit être appuyée, et que tous les discours auront pour but de la défendre, d'en faire ressortir les conséquences, les aboutissants, les avantages.

Vous me direz : mais s'il se trouve, comme cela ne peut manquer, quelqu'un dans l'auditoire dont l'avis soit diamétralement contraire, et qui veuille proposer une conclusion différente ou contradictoire, comment doit-il s'y prendre, et ne peut-il demander la parole, afin de prouver à ceux qui l'environnent qu'ils se trompent et qu'ils ont tort ; afin d'essayer au moins de les reconquérir à une opinion contraire ? Je répondrai qu'en théorie rien n'est plus admis et moins contesté que ce droit de la contradiction et de la controverse ; mais que dans la pratique cela ne se fait pas. En supposant que le président vous donnât la parole, l'auditoire ne vous écouterait pas. La raison en est toute simple : il est de principe en Angleterre que ceux-là seuls doivent se joindre à nous qui sont déjà de notre avis. Si vous pensez autrement, si vous avez des objections à faire, libre à vous de convoquer une réunion, d'y proposer et d'y faire admettre des résolutions contraires ; à votre tour personne ne viendra vous contrecarrer ou vous contredire ; mais dès que vous prenez place sur les bancs de notre réunion, c'est que vous comptez d'être avec nous, c'est que vous renoncez au droit d'être contre.

Il y a beaucoup de bon dans cette pratique. Au lieu de s'épuiser à remettre en question les principes et à démontrer ce qui doit être admis ; au lieu de reprendre toutes chose par le

commencement, comme si le monde venait d'être créé de la veille et comme si aucune expérience n'avait jamais rien appris à personne, on ne dépense sa chaleur et sa verve qu'à enfermer plus avant les opinions dans des esprits qui en sont déjà pénétrés.

Les meetings ainsi entendus répondent parfaitement à l'esprit anglais ; et sous ce rapport-là nous ne nous ressemblons guère. Le Français est surtout porté aux entretiens particuliers ; dans une conversation d'individu à individu, ou dans un cercle restreint à trois ou quatre personnes, il est brillant, alerte, prodigieux de lui-même. Il ne mesure point ses succès au nombre, mais à l'admiration de ses interlocuteurs ; il ne tient point du tout à convaincre et à conquérir ; il lui suffit de surprendre et d'enchanter ; il aime mieux produire l'effet de la foudre qui vous éblouit jusqu'à vous fermer les yeux, que d'éclairer l'entretien d'une lumière lente, paisible et sûre. Aussi ne demande-t-il point à être écouté avec calme ou avec faveur ; il ne craint pas la contradiction ; elle le provoque sans l'irriter ; les obstacles qu'elle lui présente lui donnent l'occasion de rebondir et de déployer sa légèreté et son aisance. L'Anglais procède tout autrement : il vous écoute sans sourciller, et il attend que vous accueilliez sa réponse avec un semblable flegme ; de même que l'idée ne lui viendrait pas de vous interrompre, il ne saurait admettre que vous vous jetiez au travers de sa réplique ; il ne comprend pas la conversation à bâtons rompus ; il ne traitera un sujet qu'à la condition de s'y établir et de s'y installer ; la contradiction n'est plus pour lui un obstacle qu'il franchit sans se ralentir, mais une barrière au pied de laquelle il s'arrête et où il accumule sa force. Aussi, en Angleterre, les conversations même des salons ou des diners se ressentent toujours un peu des allures publiques ; elles ont quelque chose de grave et de concentré, d'ordonné et de suivi ; chez nous, les discours publics du temps où l'on en faisait ressemblaient toujours un peu à nos propos de table, et avec un peu d'opposition, les clubs tournaient aisément à la tragédie ou au vaudeville, au poignard ou à la chanson. Je laisse à mon lecteur le soin de tirer ici telle conclusion qui lui plaira ; seulement qu'il ne s'avise jamais d'aller dans un meeting anglais pour y proposer des objections ou pour y convaincre des adversaires.

Antonin RONDELET,

Professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

(La suite prochainement.)

## GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

### LES NORMANDS DANS LES VALLÉES DE L'OHIO ET DU MISSISSIPI.

3<sup>e</sup> PARTIE.

Or, à cette même époque, le père Allouez revient au Sault, après avoir visité la baie des Puans, où il a entendu parler du Mississippi comme d'une rivière située à six journées de navigation du pays des Miamis. Le père Marquette, lui, dans sa mission du Saint-Esprit aux Outaouas, a appris que, quand les Illinois venaient à la Pointe, ils passaient une grande rivière, qui avait près d'une lieue de large, allant du nord au sud et coulant si loin que ce peuple, qui ne naviguait pas, n'avait pas encore entendu parler du lieu où elle débouchait. « Ils ont seulement connaissance, dit le père Marquette, qu'il y a de très-grandes nations plus bas qu'eux, dont les unes font deux fois du blé d'Inde l'année. Du côté de l'est-sud de leur pays, une nation, qu'ils appellent Chaouanons, les est venue visiter l'été passé ; ce jeune homme, qu'on m'a donné, qui m'enseigne la langue, les a vus. Ils sont chargés de rassades, ce qui fait voir qu'ils ont communication avec des Européens ; ils avaient traversé une terre, durant près de trente jours, devant que d'arriver au pays ; il est difficile que cette grande rivière se décharge dans la Virginie, et

nous croyons plutôt qu'elle a son embouchure dans la Californie.»

Munis de ces renseignements, le père d'Ablon, le père Marquette, le père Allouez, ayant sous leurs yeux les projets de Cavelier de la Salle et des Sulpiciens, craignent d'être devancés. Alors le père d'Ablon, dans la relation de 1670, puis le père Marquette, vont, sans parler des tentatives des Sulpiciens ni de celle de Cavelier de la Salle, faire supposer l'initiative de leur compagnie dans la recherche qui doit les mener à la mer du Sud ou de l'Ouest.

Le père Marquette indique, en outre, que, s'il en a le moyen, il partira découvrir la rivière des Chaouanons, avec un Français et le jeune sauvage qu'on lui a donné.

Évidemment, le projet du père Marquette n'est que le contre-coup du passage des Sulpiciens et du dessein de Cavelier de la Salle, et il ne s'exécutera que quand Jolliet, de retour, en 1671, au Sault-Sainte-Marie, où sont les pères Allouez et Marquette, aura concerté avec eux les moyens de découvrir la rivière des Chaouanons, qu'il sait que les Sulpiciens cherchaient, et qui, suivant le père Marquette, ne doit pas se décharger dans la Virginie, mais plutôt dans la Californie. Le père se trompe du tout au tout; il prend la droite pour la gauche.

Déjà, en 1670, Cavelier de la Salle, pour n'avoir pas voulu suivre la route indiquée par Jolliet aux Sulpiciens, sait que la rivière des Chaouanons est l'Ohio, ou l'un de ses affluents, et qu'elle est dans la direction de la Virginie. Il en connaît le cours, et Jolliet le marquera lui-même sur sa propre carte. Talon, au moment du départ de Jolliet, le lui aura sans doute indiqué, et c'est vraisemblablement là ce qui aura invité ce voyageur et le père Marquette à chercher la rivière du Mississippi, dont parlait le père Allouez, au lieu de la rivière des Chaouanons, vers laquelle le père Marquette annonçait devoir aller.

Comment ne pas voir dans tout cela l'effet des premiers desseins de Cavelier de la Salle?

## V.

Que l'on partage ou non notre opinion sur ce point, à nos yeux, Jolliet pas plus que le père Marquette n'est fondé à prétendre avoir devancé l'illustre Normand sur le Mississippi, car, en admettant que Cavelier de la Salle, dans le premier voyage, ne fût pas descendu jusqu'à l'embouchure de l'Ohio dans le Mississippi, il avait exécuté, depuis, un autre voyage, dont il existe de nombreuses traces, et ce voyage est antérieur à la découverte, que fit Jolliet du Mississippi par l'Ouisconsin.

Ce n'est qu'à la fin de 1672 que Jolliet quitta l'intérieur de la colonie, avec les ordres de l'intendant; or, dès 1670, Cavelier de la Salle avait repris ses courses.

A cette époque, l'intendant Jean Talon, homme réellement supérieur et digne lieutenant de Colbert, était revenu en Canada, avec la mission d'achever l'établissement du pays et d'en reconnaître comme d'en faire valoir toutes les ressources. L'exploration des terres fut alors une de ses vues. Il avait, en 1666, engagé Colbert à acquérir par quelque accommodement Manatte et Orange, que les Anglais avaient conquis sur les Hollandais et qu'ils appelèrent New-York et Albany. Mais cet accommodement, qui aurait donné une entrée moins septentrionale au Canada, n'ayant pu avoir lieu, Talon songea à barrer aux Anglais le chemin vers le fleuve, et à assurer au roi toutes les ouvertures des lacs et des rivières qui y communiquent, pour faire perdre aux Européens l'envie, qu'ils pourraient avoir, de partager avec les Français un si beau et si vaste pays, s'ils le fréquentaient. Talon ne jugeait pas le Canada, comme Voltaire le jugea plus tard.

Talon rêvait pour la France la domination dans ce continent; dans cette vue rien ne lui échappait. Ainsi, le même homme, qui cherchait à confiner l'ambition des colonies anglaises sur les côtes de l'Atlantique, suivait la vieille politique française contre l'Espagne; il regardait, d'un côté, les havres de l'Acadie comme des points admirables pour quelques desseins sur les flottes espagnoles; et en même temps aussi il disait (1665, 4 octobre) que le Canada n'avait pas de bornes au nord comme à l'ouest, et que rien, du côté du sud, n'empêchait que l'on ne portât le nom et les armes du roi jusque à la Floride. En conséquence, Talon, qui avait songé à un établissement sur le lac Ontario, fit, en 1670, lors de son retour, partir de tous côtés des gens

de résolution, qui lui promirent de pousser plus avant qu'on n'avait encore fait, les uns à l'ouest et au nord-ouest, les autres au sud-ouest. Le sieur Denis de Saint-Simon, avec le père Albanel, fut envoyé fonder un établissement à la baie d'Hudson, de manière à donner aux vaisseaux qui chercheraient la communication de la mer du Sud et de celle du Nord des moyens de rafraîchissement; Simon François d'Aumont, sieur de Saint-Lusson, eut ordre de rechercher soigneusement s'il y avait, par les lacs ou par les rivières, quelque communication avec la mer du Sud, qui séparait l'Amérique de la Chine. Tous ces hommes d'entreprises aventureuses devaient faire des journaux et répondre à des instructions écrites; mais Talon n'espérait pas avoir de leurs nouvelles avant deux ans, peut-être même avant de retourner en France.

Au nombre de ces hommes était le jeune Cavelier de la Salle, que Talon signale comme ayant bien de la chaleur pour les entreprises de découvertes. Notre Normand avait mission de trouver l'ouverture au Mexique.

C'est là ce que la carte de Jolliet établit également, en indiquant le cours de l'Ohio comme la route suivie par Cavelier de la Salle.

La nouvelle direction donnée aux explorations de notre Normand est à noter, tout comme le but indiqué à d'Aumont de Saint-Lusson. La modification des premières vues de Cavelier de la Salle par Talon confirme sa première découverte dont nous avons parlé; de même que la substitution qu'on fait de Saint-Lusson à lui, dans son propre projet de trouver un passage à la Chine, semble pouvoir éclairer les rapports qui existent entre les découvertes de Cavelier de la Salle et celles de Jolliet et du père Marquette. En effet, dans l'acte de prise de possession du pays des Outaouas par Saint-Lusson, au Sault-Sainte-Marie, nous voyons figurer Louis Jolliet comme témoin. — Si Jolliet n'a pas conduit Saint-Lusson pour exécuter la même entreprise que celle que Cavelier de la Salle et les Sulpiciens avaient formée en 1668, n'est-il pour rien dans la direction qu'a prise l'envoyé de Talon? Dans ce cas, il n'aurait pas plus réussi à ce dernier qu'aux Sulpiciens d'écouter les conseils de Jolliet. Saint-Lusson n'est pas allé plus loin que le Sault, comme les Sulpiciens. — Par quelle raison? Je ne sais. Mais je ne puis m'empêcher de noter que le même homme qui figure dans ce double échec est mis en avant et obtient, à la fin de 1672, la commission du comte de Frontenac pour aller découvrir le Mississippi qu'on croit, dit le comte, se décharger dans la mer de Californie. Le comte donne cette commission à Jolliet d'après les conseils de Jean Talon. Jolliet succède ainsi ostensiblement à Saint-Lusson, comme celui-ci à Cavelier de la Salle dans le projet de la recherche d'une communication avec la mer du Sud.

Cependant, durant l'espace de temps qui a permis à Jolliet d'aller à Québec, de retourner aux Outaouas, de revenir à Québec et d'en partir encore, qu'a fait Cavelier de la Salle? La lettre par laquelle Jean Talon annonce au roi qu'il l'a envoyé chercher l'ouverture au Mexique, est du 10 novembre 1670; celle dans laquelle il fait savoir que Saint-Lusson est revenu, est du 2 octobre 1671, et dans cette même lettre il dit que Cavelier de la Salle « n'est pas encore de retour de son voyage au côté du Sud » — Un acte qui nous donne à penser qu'en août 1671 le découvreur avait envoyé chercher des marchandises, que le sieur Migeon, bailli de Montréal, lui avait fournies « à son grand besoin et nécessité », nous porte aussi à croire qu'il n'est revenu dans la colonie que vers octobre 1672. — Ainsi Cavelier de la Salle était resté plus de deux ans absent.

Deux années pour un homme d'énergie, ayant l'ambition de la science autant que de la fortune, ayant déjà goûté l'apréjouissance de reculer devant lui les limites de l'inconnu; deux années pour un homme dont l'amour-propre eût trop souffert de revenir avec un mécompte devant des chefs qui avaient beaucoup attendu de lui: assurément ces deux années ont dû s'employer.

Elles furent dignement occupées en effet. Le document dans lequel nous avons déjà trouvé le précis d'une conversation de la Salle avec ses amis sur ses aventures avant 1678 nous donnera, de même que sur la première entreprise, des détails qui satisferont, en partie du moins, notre curiosité, quoiqu'ils soient trop concis, et qu'ils me paraissent offrir quelques altérations, telles qu'un homme qui ne connaît pas un pays, et qui écrit des mémoires, peut faire aux récits de celui qui lui parle.

D'après ce document, dans cette seconde expédition, Cavelier de la Salle a commencé sa navigation sur la même rivière que dans la première. Il la quitta au-dessous du lac Érié, faisant un portage de six ou sept lieues pour s'embarquer sur ce lac. Il traversa ce lac vers le nord, remonta la rivière qui le produit (rivière du Détroit), passa le lac d'Eau-Salée (lac Saint-Clair), entra dans la mer Douce (lac Huron), doubla la pointe de terre qui sépare cette mer en deux (vers Michilimakinak), et, descendant du nord au sud, laissant à l'ouest la baie des Puans (Green bay), qu'une carte de Cavelier de la Salle nomme le lac des Puans, il reconnut une baie incomparablement plus large (le lac des Illinois, ou lac Michigan), au fond de laquelle il trouva un très-beau havre (Chicago), et au fond de ce havre un fleuve qui va de l'est à l'ouest (rivière des Illinois). Il suivit ce fleuve, et étant parvenu jusqu'environ le 280° de longitude, il trouva un autre fleuve (le Mississipi), qui, se joignant au premier, coulait du nord-ouest au sud-est. Il suivit ce fleuve jusqu'au 36° degré de latitude, au-dessous du Kentucky, à la hauteur de Nashville, dans le Tennessee.

Là, il trouva à propos de s'arrêter, se contentant, dit-il, de l'espérance, presque certaine, de pouvoir passer un jour, en suivant le cours de ce fleuve, jusqu'au golfe du Mexique, n'osant pas, avec le petit nombre de ses hommes, hasarder une entreprise dans le cours de laquelle il aurait pu rencontrer quelque obstacle invincible. C'est de cette manière que s'exprime le récit fait d'après les conversations de Cavelier de la Salle, complétant les renseignements fournis au ministre, en 1677, dans le mémoire, qu'il présentait, afin de poursuivre ses découvertes, mémoire dont nous avons vu plus haut un extrait.

Si nous rapprochons de ce document celui que nous venons de citer, il est aisé de conjecturer la pensée qui aura porté Cavelier de la Salle dans la direction nouvelle suivie par lui.

Lors de la rencontre que les Sulpiciens et lui avaient faite de Jolliet, les discours de ce dernier avaient pu glisser sur Cavelier, tant qu'il n'avait pas reconnu, avec son guide, la rivière d'Ohio, dont celui-ci avait parlé. Mais, après les difficultés qu'il avait dû surmonter dans la première exploration, il est probable qu'il aura voulu juger, par lui-même, de la vérité des indications de Jolliet en 1669. C'est ainsi qu'il aura pris, pour descendre dans le Mississipi, la route par laquelle sont revenus, en 1673, Marquette et Louis Jolliet, descendus par la rivière des Renards. On comprend par là également comment, parti avant eux, sans avoir eu besoin de remonter aussi haut qu'eux, il aura précédé les deux voyageurs sur le fleuve que ceux-ci mêmes cherchaient.

Que répondre, après cela, à l'annotateur des relations inédites de la Nouvelle-France, qui ne saurait admettre que la Salle ait vu les rives du Mississipi avant l'année 1682?

Nous nous bornerons ici, à cause de la brièveté qui nous est commandée, à rappeler que si, après les faits que je viens de citer, racontés par Cavelier de la Salle à ses amis et rapportés par ceux-ci, l'annotateur est mal venu de dire qu'on a tort de réclamer pour le grand découvreur un titre auquel lui-même n'a jamais songé, cet annotateur n'est pas plus heureux lorsqu'il invoque le silence de M. de Frontenac en faveur de la priorité du voyage de Jolliet et du père Marquette. En effet, nous trouvons dans une lettre, écrite par ce gouverneur de la Nouvelle-France, en 1678, ce passage : « Sur l'avis qu'ont eu les Jésuites du dessein de M. de la Salle de demander la concession du lac Érié, ils ont résolu de faire demander eux-mêmes cette concession pour les sieurs Jolliet et Lebert, gens qui leur sont tout dévoués, et le premier desquels ils ont tant vanté, par avance, quoiqu'il n'ait voyagé qu'après le sieur de la Salle, lequel mesme vous tesmoignera que la relation de M. Jolliet est fautive en beaucoup de choses. »

M. de Frontenac était vraisemblablement autorisé à parler ainsi, car c'était sur sa demande que Cavelier de la Salle, en 1675, avait obtenu des lettres de noblesse. Or, les armes qui y sont jointes rappellent assez les services du découvreur. Un lévrier d'argent courant, surmonté d'une étoile d'or à huit rayons, c'est-à-dire une rose des vents, indique clairement que ses voyages précédents avaient été des titres à son anoblissement.

Pour les gens impartiaux tous ces éléments d'information suffisent sans doute; mais comme je n'ai jamais su, en fait de renseignements, me contenter du moins quand il y a espérance du plus, j'ai cherché, pour fermer la bouche aux contradicteurs, les

manuscripts de Cavelier de la Salle: l'hydrographe Nicolas Bellin, en tête de l'*Histoire de la Nouvelle-France*, en parle comme étant encore, en 1741, dans les mains de M. Lebaillif, auditeur à la cour des comptes.

Mais, par une fâcheuse circonstance, après beaucoup de peines pour retrouver cette famille, peines dans lesquelles M. Potel, chef de l'état civil de Rouen, me rendit ma tâche plus légère, je ne rencontrais rien de ce que je pouvais espérer, en retrouvant une partie des papiers de Cavelier de la Salle chez madame la comtesse de Montruffet, dernière héritière des Lebaillif.

En 1756, lorsque les commissaires de France et d'Angleterre étaient assemblés pour le règlement des limites des possessions des deux couronnes en Amérique, M. de Silhouette fit demander à M. Lebaillif les papiers de Cavelier de la Salle. M. Lebaillif en écrivit à sa tante, veuve de M. Leforestier et nièce de Cavelier de la Salle. Madelaine Cavelier répondit, le 21 février 1756, à M. Lebaillif dans ces termes :

« Aussitôt, Monsieur, votre lettre reçue, j'ai cherché une occasion sûre pour vous envoyer les papiers de M. de la Salle. Il y a des cartes, que j'ai jointe à ces papiers, qui doivent prouver que, en 1675, M. de Lasalle avet déjà fet deux voyages en ces decouverte, puisqu'il y avet une carte, que je vous envoie, par laquelle il est fait mention de l'endroit auquel M. de la Salle aborda près le fleuve de Mississipi, — un autre endroit, qu'il nomme le fleuve Colbert; en un autre, il prans possession de ce pais. au nom du Roy et fait planter une crois. »

Madelaine Cavelier confirme ici ce que nous avons dit. En effet, le fleuve Colbert n'est pas autre que le Mississipi. — La bonne vieille dame, après avoir rappelé les dépenses de M. de la Salle, qui enlevaient à sa famille plus de 200,000 livres, ajoute que, s'il fut resté tranquille à Montréal, « elle en seret mieux; » mais elle n'en tient pas moins à ses papiers. « Tout ce que je vous prie, Monsieur, est que mes papiers ne soient pas perdus et que vous ayez le soin d'en faire un petit invantere, cant vous les donnerés a quelcun. »

Malheureusement les désirs de la bonne dame n'ont pas été satisfaits; les cartes ne se retrouvent plus dans les papiers de la dernière héritière des Lebaillif, et quelque obligeance qu'on ait mise au ministère des Affaires étrangères pour m'aider à retrouver ces cartes, je n'ai pu mettre la main sur elles, fait d'autant plus regrettable que les détails de la lettre de Madelaine Cavelier laissent entrevoir la constatation que nous pouvions désirer.

C'est pourquoi je fis une dernière tentative pour avoir la confirmation de ces faits en Bretagne, s'il fallait y renoncer en Normandie. — Dans la pensée que les Sulpiciens, qui avaient accompagné Cavelier de la Salle dans son premier voyage, pouvaient avoir laissé quelques papiers qui m'éclaireraient sur ce que je voulais savoir, je songeai à rechercher leur famille. — L'un était de Nantes; l'autre, de Rennes. En 1855, après avoir consulté inutilement un directeur de Saint-Sulpice sur les lettres que ces ecclésiastiques pouvaient avoir laissées dans les archives de la communauté, je partis pour Nantes.

Je crus un moment qu'un heureux succès y couronnerait mes efforts.

J'avais consulté depuis deux jours les archives de la préfecture de la Loire-Inférieure et celles de l'hôtel de ville; mais l'obligeance empressée d'un administrateur éclairé, M. de Saint-George, ne m'avait mené à d'autres résultats qu'à découvrir la date vraie et le lieu de naissance de l'illustre Cassard, baptisé à Saint-Nicolas, sur le quai de la Fosse, le 26 septembre 1669; mes courses dans la ville ne m'avaient offert d'autre souvenir pour l'histoire de nos colonies que la vue dans la rue des Saintes-Claire de l'hôtel à petites tourelles d'un ancien gouverneur du Canada, Barin de la Galissonnière, le vainqueur de Bing. — Je trouvais que c'était peu, quand, un matin, je m'avisai que le chartrier du château de Casson pourrait peut-être me fournir quelques renseignements sur l'abbé Dollier, qui, comme on l'a vu, s'appelait Dollier de Casson. Aussitôt je cherche un bon cocher, et me voilà en course. Casson n'est qu'à quelques lieues de Nantes. Nous laissons à notre gauche Orvault, entouré de carrières de granit; à notre droite, les terres de Treillères, où les ducs de Bretagne bâirent la chapelle des Dons; nous passons Gèvres, dont le chateau, en 1789, était aux Rosmadec; puis nous nous dirigeons vers le vallon de Grandchamp, dont le duc de Rohan

était autrefois le principal seigneur. Dans tout ce parcours, tantôt des champs de sarrasin ondoient sous mes yeux; tantôt d'immenses chataigniers, qui bordent le chemin, me présentent une des richesses du pays vantée par Mme de Sévigné. — Je demande à mon cocher les noms des principales habitations de la route. Au sortir de Nantes, se trouve celle du général Mellinet, si héroïque à Sébastopol, et dont tout Nantes s'entretenait alors; à Gesvres, je rencontre une habitation curieuse par son entrée; une mâchoire de baleine y fait une porte à forme ogivale. Près de Grandchamp, un spectacle m'arrête. C'est dimanche. J'ai déjà vu la route remplie de paysannes dans leurs atours, coiffées de leurs bonnets de laine blanche, bordés de noir; les unes à pied, les autres à califourchon sur leur cheval, suivies de leurs maris ou de leurs pères; ceux-ci, avec leur grand chapeau rond, leur veste courte, leur gilet croisé; je veux voir ici une église de campagne dans un pays pieux par excellence. J'ai retrouvé Paris dans la cathédrale de Nantes, malgré le tombeau où le ciseau de Michel Colomb a dit un si magnifique adieu à la nationalité bretonne, morte avec le duc François II; je désirais lire la foi naïve sur la figure calme et recueillie des hommes simples de la campagne; malheureusement j'arrivais trop tard : la messe finissait, et je ne pus recueillir qu'un souvenir, celui d'une coutume que j'ignorais. Une jeune fille sortait de l'église avec une quenouille enrubanée; c'était, à ce qu'il paraissait, celle qui allait donner le pain béni la semaine suivante. — Plusieurs personnes s'empresaient autour d'elle, pendant que la foule se dirigeait pour écouter les annonces faites, au pied du préau de l'église.

Comme je n'ai que faire d'écouter l'étrange publication des choses les plus disparates, telles que la vente d'un verrat et le mariage de deux jeunes gens de la commune, je reprends en toute hâte ma route vers Casson, où j'arrive après avoir traversé de grandes plaines, un chemin bordé de ronces, de bruyères et d'ajoncs. Le village est soigné, élégant, il présente en plusieurs endroits des marques de la piété du fils du propriétaire du château. — Ces signes, d'un bon augure, se corroborent pour moi d'autres, qui semblent me promettre encore davantage, quand je suis dans le château, attendant le maître, à qui l'on est allé m'annoncer, dans une pièce tendue de papiers, représentant quatre vues de l'Amérique du Nord. —

Une d'elles, je m'en souviens bien, était le saut du Niagara, près duquel des sauvages dansaient la danse du tomahawk; une autre peinture représentait une grande habitation près de la Nouvelle-Orléans, un peu moins belle cependant que celle, dont Banvard nous avait donné l'idée, à Paris, dans son panorama du Mississipi, il y a quelques années. Sur cette habitation, le père d'un de ces nègres, qui devaient plus tard exciter les colères du Nord contre le Sud, faisait force politesses à un planteur.

Ces vues du nouveau monde, qui s'accordaient si bien avec le souvenir des actes des deux Sulpiciens, et surtout avec les événements qui en furent la suite, la vue du village de Casson, plein de traces de la piété du maître du château, et surtout de celle de son fils, tout cela me portait bien à croire que j'étais chez quelque petit-neveu de Dollier de Casson.

Mais la venue de M. Hurvoix de Saint-Bedan me détrompa. Il ne connaissait même pas le Sulpicien de nom. Il me dit que cette propriété était depuis bien longtemps dans sa famille; quant à ces tentures, ce n'était que la fantaisie d'un amateur des arts (1), qui aimait à multiplier devant ses yeux tout ce qui parle à l'esprit, et qui, non content d'une magnifique vue dominant tout le pays, ajoutait à ses domaines par l'imagination. Singulière coïncidence, qui mettait du moins dans ce château un hommage involontaire à la mémoire d'un prêtre honoré dans le nouveau monde. Ainsi s'évanouit mon rêve de documents plus complets pour répondre à la prétention trop accréditée jusqu'ici de la priorité du père Marquette.

Quoi qu'il en soit, tout tend à justifier l'assertion de Madeleine Cavelier; et aux faits avancés par Cavelier de la Salle, aux lettres de ses amis et du comte de Frontenac, j'ajouterai cette dernière preuve, qu'une carte du dessinateur de Cavelier de la

Salle, Jean-Baptiste Franquelin, nous retrace le cours de l'Ohio et celui de l'Ouabache parfaitement.

Or, le tracé du cours de ces deux fleuves date très-vraisemblablement des premières entreprises de Cavelier de la Salle, si c'est seulement à partir de 1678 à 1680 que le découvreur aura reconnu clairement que du chemin proposé par Jolliet et de celui que lui-même avait suivi tout d'abord, c'était ce dernier qui était le plus court. En conséquence, il proposait à cette époque un établissement à l'embouchure de la rivière des Sonnotouans et un autre sur l'Ohio, où l'on élèverait des chevaux dont on se servirait pour le halage des bateaux et le transport des marchandises. Cavelier de la Salle indiquait mieux encore, dans une lettre du 22 août 1682, la grande route intérieure qui devait mettre en communication dans la confédération américaine les Etats de l'Atlantique, ceux du golfe du Mexique et les Provinces-Unies du grand Océan.

Il résulte des faits avancés plus haut que, si Louis Jolliet et le père Marquette ont, d'après la relation de ce dernier, descendu le Mississipi, depuis le 42° N. jusqu'au 34°, ils n'ont devancé Cavelier de la Salle que dans l'espace du 36° au 34°, mais que notre Normand les a devancés lui-même du 41° au 36°.

A en croire le père Hennepin dans son *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale*, p. 293, cette conclusion serait par trop favorable au père Marquette et à Louis Jolliet, puisque, selon ce Recollet, Louis Jolliet lui aurait avoué qu'il n'était pas allé jusqu'aux Akansas et qu'il était resté parmi les Hurons et les Outaouas pour la traite des castors. — Mais je m'en tiens à ce que j'ai dit, n'étant pas obligé de croire au père Hennepin. Plus loin l'on verra pourquoi.

Pierre MARGRY.

(La suite au prochain numéro.)

## SCIENCES PHYSIQUES.

LES DÉCOUVERTES DE M. PASTEUR EN CRISTALLOGRAPHIE, CHIMIE ET PHYSIOLOGIE.

### II.

#### TRAVAUX DE M. PASTEUR SUR LES FERMENTATIONS.

Les curieuses expériences que nous venons d'analyser conduisent, pour la première fois, à une distinction radicale entre les composés qui s'y forment sous l'influence de la vie dans les êtres organisés et les produits de la nature minérale. Chez les premiers les atomes élémentaires, en se groupant dans la molécule, affectent toujours une disposition dissymétrique telle que l'espace d'édifice qu'ils constituent n'est point superposable à son image dans un miroir plan; chez les seconds, au contraire, le groupe moléculaire est toujours à image superposable. La vie imprime donc là son cachet sur ces corps dont nous reproduisons, artificiellement, les analogues dans nos laboratoires, sans pouvoir les rendre identiques aux produits naturels. Elle laisse dans chaque molécule à la formation de laquelle elle a présidé une trace puissante, que l'art ne sait point imiter. Ce n'est pas tout: lorsque la dissociation des atomes dans la molécule dissymétrique s'opère sous l'influence de la vie, les phénomènes que l'on observe présentent encore des particularités inattendues.

Le tartrate droit d'ammoniaque dissous dans l'eau et mélangé avec des matières albuminoïdes, notamment avec la levure de bière, fermente quand on maintient sa température au degré convenable. Jusque-là, rien de bien extraordinaire; on sait depuis longtemps que le tartrate de chaux impur des fabriques fermente en été au contact de l'eau et des matières organiques. Mais voici le fait remarquable: le paratartrate d'ammoniaque placé dans les mêmes conditions fermente aussi; seulement la dissolution, primitivement inactive sur la lumière polarisée, acquiert un pouvoir rotatoire croissant vers la gauche, et l'analyse chimique apprend que le ferment a uniquement porté son action sur le tartrate droit, en respectant le tartrate gauche. La fermentation s'arrête aussitôt que tout le tartrate droit qu'aurait pu fournir le paratartrate employé a été décomposé. Voic;

(1) Voir l'*Histoire et Description du musée de Nantes*, par M. de Saint-George.

à la profusion des ornements, des peintures, des sculptures dorées qui y éclatent de toutes parts : tout l'ameublement est en cuir du Levant, d'un rouge de pourpre, toutes les boiseries sont dans des tons clairs; il n'est pas une saillie qui n'étincelle de dorures, et tous les fonds sont revêtus de peintures magnifiques. La lumière se trouve en quelque sorte multipliée par ce système de décoration. Je remarque un détail qui me paraît à retenir. Les huissiers et les gens de service ne sont point assis, comme dans nos chambres françaises, au pied même de la tribune présidentielle. Malgré la différence des sièges et de la situation, il n'en est pas moins vrai qu'ils se trouvent en quelque sorte mêlés à ceux qui délibèrent. A la Chambre des lords, tout ce monde se tient aux ordres du président derrière de larges portes vitrées; de là ils peuvent obéir sans retard au moindre geste, sans être installés pour entendre tout ce qui se dit, mieux que les lords eux-mêmes.

On me montre au-dessus du siège du président une toute petite tribune remarquablement ornée; les fenêtres en sont grillées et recouvertes d'épais rideaux. C'est là que du vivant du prince Albert la reine d'Angleterre venait presque tous les soirs assister incognito aux délibérations de la Chambre des lords.

A égale distance de la Chambre des communes et de la Chambre des lords, le système des galeries est interrompu par une vaste rotonde de forme octogone; elle forme salle des pas perdus et marque la limite des deux chambres; c'est là la frontière commune : il y a plus de différence entre les deux côtés de cette mosaïque qu'entre beaucoup de royaumes limitrophes.

Je reviens à la vaste salle du rez-de-chaussée : du haut du grand escalier on jouit d'un coup d'œil unique; toutes les marches sont garnies des plantes les plus rares; de là on voit ruisseler la foule en cascades étincelantes. De là on la voit se répandre en longs flots sous l'immense vaisseau, et les sons lointains de l'orchestre placé à l'autre bout se répercutent en s'élevant jusqu'au sommet de la rampe majestueuse où je me tiens. Les décorateurs ont eu le bon goût de comprendre que l'immensité de ces hautes murailles ne comportait pas d'ornements de détail; ils se sont contentés de masser quelques gerbes de fleurs et de les couronner d'un panache de lumière hardiment jeté jusqu'à la naissance de la voûte : tout a été calculé pour agrandir encore ces lignes immenses et reculer au regard ce dôme aérien.

Je ne suis pas sans étonnement de rencontrer en aussi grande quantité des uniformes de volontaires anglais. Cet uniforme m'est bien connu pour avoir rencontré le samedi précédent force compagnies circulant dans les rues avec leur musique, et pour avoir assisté à un exercice et à une revue commandés par le duc de Cambridge. Avec une pareille armée, il y aurait de quoi faire un bien bel orchestre; il y a telle compagnie où le nombre des musiciens égale, s'il ne le surpasse, le nombre des soldats, et je ne crois pas qu'il y ait guère moins d'une musique par compagnie. Je n'ai jamais vu d'entrain comparable à celui d'un régiment des commis de la Cité, quittant et fermant le samedi à onze heures du matin les boutiques de leur commerce : le patron n'ose pas dire tout haut combien il soupçonne cet enthousiasme et ce dévouement national de se mêler à un peu d'égoïsme et de paresse.

On m'explique pourquoi je rencontre dans cette soirée un certain nombre de volontaires : l'immense salle du rez-de-chaussée leur avait été prêtée officiellement pour y faire l'exercice, trois jours par semaine, et le soir précisément. Dès que la salle leur avait été prêtée, elle leur appartenait : il a donc fallu leur demander la permission de vaquer aux préparatifs de la fête.

Ici, on a fait mieux encore pour le buffet et les rafraichissements qu'au musée de Kysington : on les a installés dans le grand salon d'honneur où se trouve l'orchestre, là où se réunit par conséquent l'élite de la société; il est vrai qu'ici on en fait un fréquent usage, et cette facilité du voisinage qui vous épargne de vous déplacer est fort appréciée des invités anglais.

Je ne retrouve point ici la même foule aristocratique qui peuplait les galeries de Kysington : je demande à mon ami le docteur G., directeur d'un des grands hôpitaux de Londres, si les grands personnages, si les familles de la cour assistent à la réunion du soir. *No one*, pas un seul, me répond-il avec un sourire; en effet, l'aristocratie anglaise porte l'esprit d'unité dans les plus petites choses, et elle ne fait jamais que des démarches com-

ptes : on va ou bien on ne va pas à une soirée, et parti a été pris, il n'y a ni dissidence ni exception.

Au moment où je sors, il pleut à torrents; con point à ma disposition le somptueux équipage dont pied vous attend dans le vestibule, ni même le cabri dant une partie de la nuit, je prie le policeman d'avancer une voiture. L'usage anglais permet de lui ce bon office qu'il vous rend de la meilleure grâce du c'est qu'à Londres, plus que partout ailleurs, *service public* veut dire *service du public*.

Antonin RONDELET,  
Professeur de philosophie à la Faculté de Clermont-Ferrand.  
(La fin au prochain numéro.)

## GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

### LES NORMANDS DANS LES VALLÉES DE L'OHIO ET DU MISSISSIPI.

4<sup>e</sup> PARTIE.

#### VI.

Maintenant qui du 34° au 29°, c'est-à-dire à l'embouchure du Mississipi, a le premier descendu le fleuve ? Tous les documents, que j'ai vus m'autorisent à dire que c'est encore le Rouennais Cavelier de la Salle.

En 1678, Colbert cherchait depuis longtemps un port dans le golfe du Mexique pour assurer la liberté de la navigation des Français sur une mer où l'Espagne ne cessait d'attaquer nos nationaux, en raison des anciennes bulles d'Alexandre VI. Cavelier de la Salle ayant fait espérer au grand ministre que le cours du Mississipi fournirait cet abri à nos vaisseaux, ainsi que les moyens de s'y établir, il avait obtenu la faveur de continuer ses découvertes. Des lettres patentes, en date du 12 mai 1678, lui concédèrent la seigneurie et le gouvernement des forts qu'il ferait bâtir sur sa route, avec quelques privilèges de traite pour l'aider à supporter les grands frais auxquels sa découverte devait l'exposer. Dès lors, sa pensée d'une communication à établir du Canada avec le grand Océan fut comme ajournée; il n'eut plus en vue, jusqu'à nouvel ordre, que d'ouvrir le chemin au golfe du Mexique. — Pendant cinq ans que dura cette expédition, les privilèges qu'il avait obtenus lui suscitèrent des obstacles de tout genre, mais il finit par en triompher.

Le 13 mars 1682, il prenait possession au nom du roi du pays des Akansas; le 9 avril, de l'embouchure du fleuve, et, en 1684, il était de retour en France, pour annoncer qu'il avait découvert le havre que Colbert regardait comme important à la gloire et au service du roi de trouver pour ses vaisseaux.

Je ne connais point d'entreprise suivie avec plus de courage et de constance que celle de Cavelier. Je ne connais pas, non plus, de langage plus simple ni plus saisissant que celui dans lequel le découvreur expose, en peu de mots, les efforts extraordinaires et l'exécution d'un dessein qui devait avoir de si grandes conséquences.

« Pour s'acquitter de sa commission, dit notre Normand, il a négligé toutes ses affaires, parce qu'elles n'avoient pas de rapport à son entreprise; il n'a rien omis de tout ce qui estoit nécessaire pour la faire réussir, nonobstant les dangereuses maladies, les pertes considérables et tous les autres malheurs, qu'il a soufferts, et qui auroient pu faire perdre courage à toute autre personne qui n'auroit pas eu le même zèle et la même application pour l'exécution de ce dessein; il a fait cinq voyages, qui ont été de plus de 5,000 lieues de chemin, le plus souvent à pied, dans les neiges et dans l'eau, sans équipage, sans provisions, sans pain, sans vin, sans plaisir et sans repos, pendant cinq années, avec des fatigues extraordinaires. Il a traversé plus de six cents lieues de terres inconnues et un grand nombre de nations barbares et anthropophages, contre lesquelles il falloit tous les jours combattre, quoiqu'il ne fust accompagné que de trente-six hommes, n'ayant aucune consolation que dans l'espérance de pouvoir venir à bout d'une entreprise qu'il croyoit devoir être agréable à Sa Majesté. »

Si l'on étudie les papiers nombreux que j'ai retrouvés sur cette entreprise, l'on voit encore que Cavelier de la Salle, loin d'exagérer ses mérites, reste au-dessous de ce qu'il pourrait dire. — Ce nous est donc une raison de plus de maintenir ce qu'il avance. — Or, dans l'acte de prise de possession du fleuve, il établit que lui et les vingt trois Français qui l'accompagnaient sont les premiers Européens qui aient descendu ou remonté le Mississipi. — Voici les termes mêmes employés par le notaire de l'expédition, Jacques de la Métairie, à cette occasion. « On continua la « navigation jusques au sixième (6 avril 1682), qu'on arriva aux « trois canaux par lesquels le fleuve Colbert se décharge dans la « mer; on campa sur le bord du plus occidental à trois lieues ou « environ de l'embouchure; — le septième (7 avril), M. de « la Salle le fut reconnoître et visiter les costes de la mer voi- « sine, et M. de Tonty, le grand canal du milieu. Ces deux em- « bouchures s'estant trouvées belles, larges et profondes, le huit- « ième (8 avril), on remonta un peu au-dessus du confluent (sic) « pour trouver un lieu sec, et qui ne fust point inondé. Environ à « 27 degrés d'élévation du pôle septentrionale (sic), on fit prépa- « rer une colonne et une croix et sur la dite colonne on peignit les « armes de la France avec cette inscription : « Louis le Grand, roy « de France et de Navarre, règne. Le neuvième avril mil six « cents (sic) quatre vingt deux, tout le monde estant sous « les armes, on chanta le « Te Deum, l'Exaudiat, le Domine sal- « vum fac regem, » puis, après les salves de mousqueterie et les « cris de « vive le roi, » M. de la Salle érigea la colonne, et de- « bout près d'icelle, dit à haute voix en François :

« De par très haut, très puissant, très invincible et victo- rieux prince, Louis le Grand, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, quatorzième de ce nom, cejourd'huy neuvième avril mil six cents (sic) quatre vingt deux, je, en vertu de la commission de Sa Majesté, que je tiens en main, prest de la faire voir à qui il pourroit appartenir, ay pris et prens possession au nom de Sa Majesté et des successeurs de sa couronne, de ce pais de Louisiane, mers, havres, ports, bayes, détroits adjacents, et toutes les nations, peuples, provinces, villes, bourgs, villages, mines, minières, pesches, fleuves, rivières, compris dans l'étendue de ladite Louisiane, depuis l'em- bouchure du grand fleuve Saint Louis, du coste de l'est, appelé autrement Ohio, Olighin-Sipou ou Chikagoua; et ce, du consente- ment des Chaouanons, Chikacha et autres peuples, y demeu- rant, avec qui nous avons fait alliance, comme aussy le long du fleuve Colbert ou Mississipi (1) et rivières qui s'y déchargent, de- puis sa naissance au delà du pais des Scious ou Nadouessioux, et cela, de leur consentement, et des Ottotantes, Illinois, Matsiga- mea, Akansa, Natché, Koroo, qui sont les plus considérables na- tions, qui y demeurent, avec qui nous avons fait aussy alliance par nous ou gens de nostre part, jusques à son embouchure dans la mer ou golphe de Mexique, environ les vingt sept de- grés d'élévation du pôle septentrional, jusques à l'embouchure de la rivière des Palmes, sur l'assurance, que nous avons eu de toutes ces nations, que nous sommes les premiers Européens (sic) qui ayent descendu ou remonté le dit fleuve Colbert. Proteste contre tous ceux, qui voudroient à l'avenir entreprendre de s'em- parer de tous ou aucuns des dits pays, peuples, terres, cy de- vant spécifiés, au préjudice du droit, que Sa Majesté y acquiert du consentement des susdittes nations; de quoy et de tout ce que besoin pourroit estre prenis à témoin ceux qui m'écotent, et en demande acte au notaire présent pour servir ce que de raison; à quoy tout le monde auroit répondu par des cris de : Vive le roi et des salves de mousqueterie; de plus mon dit Sr. de la Salle auroit fait mettre en terre au pied de l'arbre, où a esté attachée la croix, une plaque de plomb gravée d'un costé des armes de France, avec cette inscription latine : « Ludovicus Magnus reg- nat, nono Aprilis CIC ICCLXXXII, et de l'autre : ROBERTUS CAVELIER cum domino de Tonty, legato, R. P. Zenobio Membré, Recollecto et viginti Gallis, primus hoc flumen inde ab Illeo- rum pago enavigavit, ejusque ostium fecit pervium, nono Aprilis anni CIC ICCLXXXII. Après quoy, mon dit Sr. de la Salle, ayant

dit que Sa Majesté, comme fils aîné de l'Eglise, n'acqueroit point de pais à sa couronne, où son principal soin ne tendist à y établir la religion chrestienne, il falloit en planter la marque en celuy cy, ce qui fut fait aussytost, en y érigeant une croix, de- vant la quelle on chanta le Vexilla et le Domine salvum fac re- gem, par où la cérémonie finit avec les cris de Vive le roy. De quoy et de tout ce que dessus, mon dit Sr. de la Salle nous ayant demandé acte, le luy avons délivré signé de nous et des témoins sousignés le neuvième avril mil six cents quatre vingt deux. De la Salle, F. Zenobe recollect, missionnaire, Henry de Tonty; François de Boisrondet; Jean Bourdon, Sr. d'Au- tray; — Jacques Cauchois, Pierre You, Gilles Meneret, Jean Michel, chirurgien, Jean Mas, Jean du Lignon, Nicolas de la Salle, — la Métairie notaire. »

Dans ce procès verbal, ainsi qu'on le voit, l'assurance de toutes les nations que nos Français sont « les premiers Europeens (sic) qui ayent descendu ou remonté le fleuve Colbert » se trouve con- firmée, par l'inscription latine; Cavelier dit : « Primus hoc flu- men inde ab Illeonorum pago enavigavit, ejusque ostium fecit pervium. »

Les livres qui furent publiés alors sur cette découverte — la Description de la Louisiane par le P. Louis Hennepin, en 1683, — l'Histoire de l'établissement de la foy dans la Nouvelle-France, écrite en 1691 par le père Chrestien Leclerq, ne disent pas autre chose. —

Mais la mémoire de Cavelier de la Salle devait être exposée à toutes les attaques d'une vanité envieuse, comme sa vie l'avait été aux intrigues ténébreuses d'une ambition et d'un orgueil im- placables.

Au nombre des Recollects qui l'accompagnaient dans l'entre- prise de 1678, il s'en trouvait un qui devait lui disputer l'hon- neur de cette priorité : c'était le père Hennepin, dont il vient d'être parlé, natif, dit dom Grenier, de la ville de Roye, et dont la famille était originaire d'Ath, en Hainaut. — Ses actes ne jus- tifiaient pas cependant sa prétention.

Le 15 janvier 1680, Cavelier de la Salle ayant trouvé un lieu propre pour y faire bâtir une barque de 40 tonneaux, et inquiet de ne pas en voir arriver une autre qu'il attendait, chargée de marchandises pour plus de 40,000 livres, avait résolu de re- tourner au fort de Frontenac, afin d'en avoir des nouvelles. — Il était parti en conséquence le 10 mars; mais pour utiliser le temps qu'il emploierait à ce voyage, il avait songé à envoyer re- monter le Mississipi par un canot que conduiraient deux de ses gens, l'un nommé Michel Accault, l'autre Picard Duguay. — Sui- vant dom Grenier, Antoine Auguelle, Amienois, dit le Picard Du- gay, était neveu du père Cauron, Prémontré, abbé de Beau- lieu, et Michel Accault, était natif du Poitou. — Ce dernier était assez instruit du langage des sauvages de ces quartiers. Prudent, courageux et froid, il était aimé de plusieurs de ces peuples, chez qui de la Salle l'avait déjà envoyé avec succès. Le père Louis Hennepin, dit la Salle, se joignit aux deux François, pour ne pas perdre l'occasion de prêcher l'Évangile à des peuples qui ne l'avoient point encore entendu.

Ces trois hommes étoient partis le 28 février et avaient con- tinué leur course sur le Teakiki jusqu'à son confluent dans le Mississipi, — à 50 lieues environ du fort de Crevecoeur. — Les glaces, qui dérivait alors dans la grande rivière, arrêtaient nos voyageurs à l'entrée de celle des Illinois jusqu'au 2 de mars. — Lorsqu'ils purent reprendre leur route, ils naviguèrent le long du Mississipi et remontèrent vers le nord cette rivière, qui coule dans cette direction entre deux chaînes de montagnes assez hautes, serpentant comme elles, s'en éloignant quelquefois et laissant des espaces en demi-cercles couverts d'herbe ou de bois.

Ils dépassèrent successivement l'Ouisconsin, qui débouche à l'est trente lieues au-dessus de la rivière Divine ou Teakiki; le con- fluent de la rivière Noire ou Chabadaba, vingt-quatre lieues plus loin, également à l'est; la rivière des Bœufs, du même côté, trente lieues plus haut; enfin ils atteignirent, quarante lieues après, une rivière, pleine de rapides, par laquelle on peut gagner le Lac Supé- rieur, en dirigeant sa route au nord-ouest, jusqu'auprès de la source Nemitsakouat, qui tombe dans ce lac. — La vue du tom- beau d'un capitaine sauvage fit nommer cette rivière la rivière du Tombeau. En continuant de remonter encore vingt lieues sur la grande rivière, nos voyageurs trouvèrent le chemin inter-

(1) On voit ici le nom de fleuve Colbert donné au Mississipi. Or, Made- laine Cavelier nous a dit plus haut que c'est le nom même donné au fleuve découvert par Cavelier dans ses deux premiers voyages faits de 1669 à 1672.

rompu par un saut, au milieu duquel était une île. Ce saut de 30 à 40 pieds de hauteur fut nommé par le père Hennepin saut de Saint-Antoine de Padoue, sous l'appellation et la protection duquel était la province des Recollects d'Artois. Huit lieues au-dessus du côté de l'ouest, ils rencontrèrent la rivière des Nadouesioux; cette rivière baignait de méchantes terres couvertes d'arbrisseaux environ pendant cinquante lieues, au bout desquelles elle se terminait à un lac nommé des Issati.

Nos hommes remarquèrent que le Mississipi venait de l'ouest. Mais ils ne purent achever de le reconnaître par la rencontre qu'ils firent, le 11 avril 1680, d'une bande de cent guerriers qui les entourèrent et qu'ils suivirent jusqu'au village d'une partie d'entre eux. Là la séparation des uns et des autres fut pour les trois Français l'occasion d'incidents fâcheux. Ces Indiens les avaient traités mieux qu'ils ne se traitaient eux-mêmes, lorsque les jeunes gens des villages, où nos Français ne devaient pas aller, craignant de ne point avoir de part aux marchandises de ces derniers, si elles rentraient une fois chez leurs rivaux plus heureux, les pillèrent, sans toutefois leur faire d'autre violence. Ils ne purent, en tout cas, aller plus loin. Ainsi, de la rivière des Illinois à la rivière des Nadouesioux, telle fut, selon toute vraisemblance, toute l'étendue des pays parcourus par les trois voyageurs.

La publication du père Hennepin, faite en 1683, n'avait pas dit que les courses de ce père et de ses compagnons se fussent étendues au delà; seulement, comme l'avait prévu Cavelier de la Salle, notre Recollect avait mêlé beaucoup de roman et d'invention au récit de ce qui lui était arrivé réellement dans cette exploration.

Cavelier de la Salle, qui parle des autres Recollects avec le plus grand respect, du père Gabriel de la Ribourde comme « d'un personnage, d'un grand mérite et d'une vertu sans reproche, » du père Zenobe Membré comme d'un « religieux également très-bon et très-prudent, Cavelier de la Salle connaissait la vanité du père Hennepin; c'est pourquoi il avait cru à propos de raconter les aventures du canot de Michel Accault, et il ajoutait à celui à qui il les racontait ces mots: « Si vous souhaitez en conférer avec le père Louis Hennepin, Recollect, qui est repassé en France, il faut un peu le connoître, car il ne manquera pas d'exagérer toutes choses, c'est son caractère; et à moy-mesme il m'a écrit comme s'il eut été tout prêt d'être brûlé, quoi qu'il n'en ait pas été seulement en danger; mais il croit qu'il lui est honorable de le faire de la sorte, et il parle plus conformément à ce qu'il veut qu'à ce qu'il sait. »

Le père Hennepin n'avait pas manqué de justifier les paroles de Cavelier de la Salle. — J'ai trouvé une lettre de lui dans laquelle il signe « Louis Hennepin, pauvre esclave des barbares, » quoique, nous dit le découvreur, les Nadouesioux retinssent si peu les François esclaves, qu'ils donnèrent au père Louis et au Picard un canot pour venir chercher des nouvelles du chef de l'entreprise.

Les puissants, chez qui Hennepin pouvait se présenter, ainsi prévenus, il était résulté pour lui, de ses démarches et de ses discours, des ennemis et des embarras, auxquels ne dut qu'ajouter le livre publié par lui, dans lequel il avait porté une partie de ses exagérations. Il faut croire que ce religieux conçut le plus grand dépit de ce qu'on ne le voulut pas prendre pour un héros; la part assez large d'éloges que lui avait faite le père Chrétien Leclercq pourtant ne lui suffisait pas; et pour avoir raison de ceux qu'il n'avait pu persuader, il songea à surprendre le public, en affichant dans son premier volume modifié une prétention beaucoup plus grande que toutes celles dont il avait été déjà débouté.

Le second ouvrage du père Hennepin, intitulé *Voyage ou nouvelle découverte d'un très-grand pays dans l'Amérique entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale*, n'est rien moins que semblable à la Description de la Louisiane publiée par lui en 1683.

Celle-ci a été dédiée à Louis XIV, qu'Hennepin flattait alors grossièrement, en lui disant, par exemple, que, chez les Nadouesioux, le nom de Louis veut dire soleil. En 1697, il ne s'agissait plus du roi-soleil. Hennepin offrait son ouvrage au plus grand ennemi de la France, à Guillaume d'Orange, et quoiqu'il y attribue dans sa préface une partie de ses maux à ce que Cavelier de la Salle lui voyait trop de penchant pour son souverain le roi Catholique, il appelle les protestants à peupler

ces pays qu'il prétend avoir découverts. — Dans ce livre, Hennepin ne joue plus seulement un des seconds rôles de cette grande entreprise où le chef des Recollects était le père Gabriel de la Ribourde. Hennepin se met sur le même plan que le découvreur. « J'avois, dit-il, commencé cette grande découverte, Sire, avec un homme qui auroit pu contribuer beaucoup à l'avancement de ce grand ouvrage; mais il me quitta, parce qu'il me voyoit trop de penchant pour mon souverain, » — Bien plus, Hennepin se pose en rival heureux de Cavelier, si l'on n'y prend garde; il nous annonce qu'il va dire enfin à Utrecht, en 1698, ce qu'il n'a pu dire il y a 14 ans, époque à laquelle il avoit été obligé, c'est lui qui nous l'avoue, de supprimer une partie de sa relation. Cette partie, il va la rétablir! or, d'après son dire, cette partie renfermait un passage où il se vantait d'avoir prévenu Cavelier de la Salle dans la découverte du fleuve Mississipi depuis sa source jusqu'au golfe de Mexique, en 1680, « deux ans, » dit Hennepin, avant le voyage de Cavelier de la Salle, qui l'entreprit avec le père Zenobe Membré, Recollect, que j'avois laissé aux Illinois, lorsque je m'embarquai pour Meschasipi. Je vous proteste ici devant Dieu, ajoute-t-il en s'adressant au lecteur, je vous proteste que ma relation est fidèle et sincère, que vous pouvez ajouter foi à tout ce qui y est rapporté. » Et alors, à la fin du chapitre 37, page 248, cette vanité, contenue jusqu'à la mort des gens qui pouvaient le démentir, s'épanche dans ces termes fastueux. « C'est ici, dit-il, que je veux bien que toute la terre sache le mystère de cette découverte que j'ai caché jusqu'à présent pour ne pas donner de chagrin au sieur de la Salle, qui vouloit avoir seul toute la gloire et toute la connoissance la plus secrète de cette découverte. » Voilà assurément un fait auquel toute la terre, convoquée par Hennepin, devait peu s'attendre, après la déclaration faite par lui dans la Description de la Louisiane en 1683.

En effet, nous ne trouvons d'autre mention de la découverte du bas du Mississipi que les deux passages suivants :

« L'on me mande, cette année 1682, de la Nouvelle-France que le sieur de la Salle, voyant que j'avois fait la paix avec les nations du Nord et du Nord-Ouest situées à plus de cinq cents lieues au haut du fleuve Colbert, qui faisoient la guerre aux Illinois et aux nations du Sud, ce brave capitaine, gouverneur du fort de Frontenac, qui relève par son zèle et son courage les noms des Caveliers, ses ancêtres, descendit l'année passée avec son monde et nos Recollects jusqu'à l'embouchure du grand fleuve Colbert et jusqu'à la mer et qu'il passa parmi des nations inconnues, dont il y en a de policées. L'on croit qu'il revient en France pour donner à la cour une ample connoissance de toute la Louisiane, que nous pouvons appeler les délices et le paradis de l'Amérique. »

D'après cet extrait, c'est bien Cavelier de la Salle qui a fait la découverte du bas du fleuve; Hennepin le déclare. Mais si nous voulons chercher, nous trouverons un autre passage où Hennepin nous confessera mieux encore; c'est qu'il n'a pu accomplir le projet, qu'il avait formé avec Michel Accault, de descendre le Mississipi.

« Nous avions, dit-il, quelque dessein de nous rendre jusqu'à l'embouchure du fleuve Colbert, qui probablement se décharge plutôt dans le sein de Mexique que dans la mer Vermeille; mais ces nations, qui se saisirent de nous, ne nous donnèrent pas le temps de naviguer haut et bas de ce fleuve. »

## VII

Il semble par ces deux extraits qu'Hennepin se soit fermé tout passage à des prétentions sur ce point; mais il n'en devait rien être, et l'on apprend avec étonnement qu'Hennepin a devancé Cavelier de la Salle du 34° au 27°; bien plus qu'il a devancé Jolliet du 36° au 34°.

Voici dans quelles circonstances si extraordinairement heureuses, qu'elles ne se sont pas représentées après lui, Hennepin réclame la priorité de la découverte sur des hommes qu'on n'avait pas eu lieu jusque-là de regarder comme ses rivaux.

Au débouché de la rivière des Illinois dans le Mississipi, les deux hommes qui l'accompagnent, Michel Accault et le Picard Duguay, conçoivent, selon Hennepin, un désir violent de descendre le fleuve, avant de s'élever dans sa partie septentrionale.

Ils menacent ouvertement le père, s'il les en empêche, de le quitter pendant la nuit et d'emmener le canot avec tout ce qui était dedans. Ces deux hommes espéraient, à ce qu'il paraît, faire une traite avantageuse. Ainsi ce n'était point une louable ambition qui les poussait, comme ce n'est point à l'initiative du père que serait due la découverte, à la connaissance de laquelle il convoque le monde. En faisant cette découverte, Hennepin ne cédait qu'à la peur, influence bien peu honorable à subir, et qu'il avoue cependant. Lorsque ces hommes lui font la proposition de descendre le Mississippi, Hennepin est tout d'abord embarrassé : « J'étois assuré, dit-il, à n'en pouvoir douter, que si je descendois au bas du fleuve Mississippi, le sieur de la Salle ne manqueroit pas de me décrier dans l'esprit de mes supérieurs, parce que je quittois la route du Nord, que je devois suivre selon sa prière et selon le projet que nous en avons fait ensemble. Mais d'ailleurs je me voyois à la veille de mourir de faim et de ne savoir que devenir. Dans cet embarras, je crus que je ne devois point hésiter sur le parti que j'avois à prendre, et que je devois préférer ma propre conservation à la passion violente qu'avoit le sieur de la Salle de jouir seul de la gloire de cette découverte. » Il se décida donc à suivre Picard Duguay et Michel Accault. Ceux-ci, que la Salle nous dit lui être si dévoués, promettent au Recollet une entière fidélité, comme si tout d'un coup celui-ci était devenu le chef d'une entreprise à laquelle il ne s'était rendu que par force. Puis ils se mettent en marche, après s'être serré la main, comme pour se donner une assurance mutuelle. Hennepin leur avait, dit-il, fait faire auparavant leurs dévotions.

Le 8 mars, ils passent, après environ six lieues de chemin, à la rivière d'une nation que l'on appelle les Osages, et qui demeurent vers le Missouri.

Le 9, après six lieues de chemin, ils trouvent sur le bord méridional du fleuve, un village qu'ils trouvent habité par les Tamaroas.

Le 10, ils descendent à 38 ou 40 lieues des Tamaroas. Là ils boucanent tout le jour.

Ils s'embarquent le 14 et ne débarquent que pour coucher.

Le 15, ils trouvent trois Chicachas revenant de la chasse, qui leur présentent un calumet et les invitent à venir à leur village; mais, leur canot étant trop petit, ils les laissent aller et les perdent de vue.

Le 17, après deux autres journées de navigation, ils atteignent la rive occidentale du fleuve. Là ils sont rencontrés par des sauvages, parmi lesquels se trouvent les trois Chicachas, aperçus par eux deux jours auparavant. Obligés d'aller chez les Akansas, on les y régale fort; ils remercient par des présents leurs hôtes, qu'ils ne quittent que le 18, après force danses et festins.

Nos voyageurs rencontrèrent plusieurs tribus du même peuple, à certaine distance les unes des autres.

Le 21, ils furent menés chez les Taensas, nation qui plut fort au père; en effet, après que nos Français eurent reçu le calumet de paix, avec de grandes marques de joie, c'était à qui baiserait les manches de son habit de Saint-François. Le chef régala nos voyageurs le mieux qu'il put; aussi restèrent-ils la nuit chez lui. Le lendemain ils partirent, après avoir pris possession du pays.

Le père Hennepin avait, d'après ce qu'il nous dit, eu soin de faire équarrir un arbre de bois blanc par ses deux compagnons, dont ils firent une croix; ils l'avaient ensuite plantée à douze pieds de la grande cabane.

Le 22, le chef des Koroas les accompagna jusqu'à son village, à dix lieues plus bas, dans un pays fort agréable, et dans le bon accueil qu'il leur fit, il leur apprit, par diverses marques sur le sable, faites au moyen d'un bâton, qu'il y avait encore six à sept jours de navigation jusqu'à la mer.

Le 23, le chef des Koroas les fit accompagner par deux pirogues pour les y mener. Les trois Chicachas qu'ils avaient rencontrés le 15, et qui les suivaient parmi toutes les nations, entrèrent dans les pirogues des Koroas, qui accompagnèrent les voyageurs jusqu'à six lieues au-dessous de leur village. Là, dit le père Hennepin, le fleuve Mississippi se divise en deux canaux. Les Koroas les invitèrent à prendre celui de l'ouest, tandis que les Chicachas indiquaient celui de l'est. Le canot d'écorce, s'étant engagé dans le canal de l'ouest, dépassa les pirogues des sauvages, étant plus léger qu'elles, et bientôt les perdit de vue.

Hennepin assure que, le courant du canal étant fort rapide, ils avaient dû faire ce jour-là trente-cinq ou quarante lieues.

Le 24, ils en firent à peu près autant; ils entendirent les cris d'une nation, qu'ils apprirent depuis être les Quipississa. Ils poursuivirent leur chemin, et le soir ils débarquèrent dans un village ruiné de la nation des Tangibao.

Le 25, inquiétés par le spectacle de dévastation du village, ils partirent au point du jour, et après une navigation plus longue encore que celle des jours précédents, ils arrivèrent à une pointe, où le fleuve se divise en trois canaux. Ils passèrent dans celui du milieu, et après trois ou quatre lieues, ils découvrirent la mer.

En ce lieu, ils plantèrent une croix d'environ dix ou douze pieds de haut, à laquelle ils attachèrent une lettre avec leurs noms et le récit succinct du voyage. Puis, se mettant ensuite à genoux, les découvreurs chantèrent quelques hymnes, comme le *Vexilla regis prodeunt*, et ensuite ils partirent le premier avril pour remonter vers le Nord.

Ils avaient mis dix-sept jours à descendre des Illinois au Mississippi, et ils étaient assez haut dans ce fleuve, lorsqu'ils furent arrêtés par cinquante canots d'écorce, que conduisaient 120 sauvages tout nus, qui descendaient d'une fort grande vitesse pour aller faire la guerre aux Miamis, aux Illinois et aux Maroha. Les sauvages qui arrêterent le père Hennepin étaient des Nadoues Sioux.

Voilà, en résumé, le récit du voyage dans lequel le père Hennepin prétend avoir descendu le Mississippi le premier.

Rien de plus facile que de constater le peu de fondement d'une telle prétention.

Tout en démontre la fausseté, mais deux raisons surtout réfutent les faits avancés par le père. C'est d'abord l'impossibilité matérielle de descendre et de remonter le Mississippi du point où nous l'avons vu dans un intervalle de temps aussi court, même dans un canot à voile avec les meilleurs rameurs. Avant les steamers, des sloops du port, de 35 à 40 et jusqu'à 50 tonneaux, montés par 18 ou 20 rameurs, mettaient 12 à 15 jours pour descendre des Illinois à la Nouvelle-Orléans. Ils remontaient en 8 ou 10 semaines. Un habitant de la Nouvelle-Orléans m'a dit avoir mis cinq jours pour remonter de la Balise à la Nouvelle-Orléans seulement.

Ensuite c'est la comparaison que l'on peut faire de l'excès des détails dans lesquels entre le père Hennepin, dans les circonstances où il agit et voit réellement avec la pauvreté de ceux qu'il fournit dans ce dernier récit.

Encore ce récit est-il emprunté à celui des Recollets, compagnons de Cavalier de la Salle, publié dans le livre du père Chrétien Leclercq intitulé : *Histoire de l'établissement de la foy*.

En effet, un des torts des mémoires de cet homme, c'est de n'être même pas de lui. On l'a remarqué déjà, mais l'examen n'a pas été aussi complet qu'il pouvait l'être. Il me serait facile de donner la preuve de ces plagiats, si je ne devais craindre de m'étendre trop. On pourra sans moi comparer pour cela le livre de l'*Etablissement de la foy* avec les livres publiés par le père Hennepin. Le père Hennepin, il est vrai, prétend, pour expliquer cette conformité des textes, que le père Leclercq avait eu communication du journal de sa découverte, dont il avait laissé prendre la copie au révérend père Valentin Leroux, commissaire provincial en Canada, et que le père Leclercq y avait joint ce qu'il avait pu recueillir des mémoires du père Zénobe Membré, Recollet.

Le père Hennepin ajoute ici une imagination nouvelle à ses autres mensonges. On en a la preuve dans l'existence d'un manuscrit envoyé en 1681, et qui est le résumé des lettres de Cavalier de la Salle, dégagées de ses réflexions et de révélations qu'il était inutile que le public sût alors. Loin que le père Valentin Leroux ait eu besoin de copier les mémoires d'Hennepin, il est bon d'apprendre que le premier volume de celui-ci, sa description de la Louisiane, n'est qu'une amplification altérée, dans la partie où il avait été acteur, du résumé des lettres de Cavalier de la Salle dont je veux parler. Ce résumé, pour mieux prouver encore qu'il n'est pas d'Hennepin, rapporte les événements

(1) Voir *Moniteur*, 7 et 29 mars, 16 et 19 avril 1859, l'*Etude* que j'ai donnée sur la navigation du Mississippi et les précurseurs de Fulton aux Etats-Unis.

de la découverte pendant 1684, auxquels Hennepin n'a point pris de part. J'ai comparé ce manuscrit ignoré avec la description de 1683, de même que M. Jared Sparks a comparé le 2<sup>e</sup> volume de Hennepin avec l'*Histoire de l'établissement de la foy*, et j'en ai tiré la conclusion que, si la découverte du haut Mississippi ne lui avait pas été aussi dangereuse qu'il le disait, celle qu'il avait faite du bas du fleuve ne lui coûtait pas plus que la rédaction du premier de ses livres. Les intrigues ont beau s'entourer de ténèbres, la justice persévérante de l'histoire finit toujours par les dissiper; et pour avoir prétendu à plus qu'il n'avait le droit d'attendre, le père Hennepin a perdu le fruit de ses peines et de ses mérites réels, par cette règle presque invariable des passions, si on remarque leurs effets, qu'elles vont presque toujours au rebours du but qu'elles veulent atteindre.

Je n'irai pas plus loin dans la discussion, et ne rechercherai pas à qui appartient l'honneur d'avoir découvert le Mississippi par mer, d'autant que, si, comme je le pense, cet honneur revient à un capitaine de vaisseau, un Normand aussi, chargé de conduire M. de la Salle, il n'a été obtenu qu'au prix d'une trahison, par laquelle M. de Beaujeu fut cause de la perte des 200 hommes qui allaient rechercher ce fleuve, et devaient, par cette route, après qu'une partie s'y seraient établis à 60 lieues de son embouchure, aller attaquer la Nouvelle-Biscaye. Il est inutile de rappeler la triste intrigue dont M. de Beaujeu ne tira point parti, mais qui ne l'empêcha pas non plus de devenir commandant de la marine au Havre.

C'est assez de marquer ici le point de départ des rivalités des Français, soit entre eux-mêmes, soit avec les autres peuples, puisque les faits que j'ai exposés annoncent ceux qui se produisent plus tard, tels que les tentatives des Anglais pour s'établir sur le Mississippi et sur l'Ohio, tels aussi que la présence des Jésuites supplantant les Recollects dans l'expédition de d'Iberville, neveu de Leber, tels enfin que le concours impudent offert par Hennepin aux Anglais.

#### VIII.

Ce que j'ai dit suffit aussi pour permettre à la Normandie de revendiquer le souvenir de la découverte des vallées de l'Ohio et du Mississippi comme une de ses gloires. Jusqu'à ce que je raconte cette entreprise dans ses détails, on peut voir par là que c'est dans cette province que les nombreux Etats fondés dans ces vallées doivent chercher leurs origines. Or cette union de l'histoire de la grande province française et de celle des Etats américains du Nord devient plus étroite encore si l'on pousse plus avant la recherche des actes qui complètent l'œuvre des premiers découvreurs. En effet, ce ne sont pas seulement des Normands qui ont découvert ces pays, ce sont des fils de Normands qui en ont commencé l'établissement. J'ajouterai quelques mots sur ce point.

En 1698, Pierre Lemoyne d'Iberville, une espèce de Jean Bart Canadien, déjà couvert d'honneur par ses combats à la baie d'Hudson, et aux côtes de Terre-Neuve, alla chercher l'embouchure du Mississippi par la mer pour y établir la colonie qu'avait projetée Cavalier de la Salle, et projetée de nouveau par M. de Remonville. D'Iberville découvrit alors l'entrée du fleuve et des environs; il entra près de cent lieues en chaloupe, il fit un fort et revint en juin 1699; il fut renvoyé le 22 septembre de la même année, puis en 1701: ces diverses entreprises lui méritaient successivement la croix de Saint-Louis et les titres de capitaine des vaisseaux du roi.

Jean-Baptiste Lemoine de Bienville, qui avait pris part aux grands combats de son frère à la baie d'Hudson, en 1697, fut associé également à lui pour l'établissement de la Louisiane. Il y fut d'abord laissé pour commandant du fort fait par d'Iberville; il obligea en cette qualité les Anglais, qui venaient pour s'établir, à rebrousser chemin; puis, en 1701, nommé lieutenant du roi, il poursuivait les explorations du pays et les alliances avec les sauvages; il découvrait la rivière Rouge, deux cent cinquante lieues au delà du premier établissement.

Après être demeuré quinze années de suite dans ce poste, le défendant presque sans secours de France contre les Anglais et contre les Espagnols, on ne lui permit pas de se retirer lorsque le conseil de régence nomma successivement deux gouverneurs généraux. — En 1717, on lui donna le commandement de tout le

Mississippi et des rivières affluentes, tant du côté de l'est que de l'ouest, avec ordre d'y former des établissements l'un, aux Natchés, et l'autre aux Ouabaches. C'est en cette qualité que, cette même année, il commença l'établissement de la Nouvelle-Orléans, où montait immédiatement le navire le *Neptune*, et où, dès 1722, l'on transportait le quartier général de la Louisiane, jusqu'alors situé au Biloxi.

Je ne parle pas du plus jeune des Lemoyne, Lemoyne de Sérigny, qui, le 16 novembre 1718, reçut ordre d'aller occuper la baie Saint-Bernard dans le Texas, où Cavalier de la Salle avait abordé dans son dernier voyage.

Ces trois pionniers sont les petits-fils d'un aubergiste de Dieppe; Charles Lemoyne, leur père, s'était engagé en 1640; il avait été au début de l'établissement de Montréal sous Paul Chomedey de Maisonneuve; en 1641, il entra au service des missionnaires des Hurons. Pendant quatre ans il recevait 20 écus avec un habillement complet pour ses services. Son oncle maternel, le chirurgien Duchesne, paraît alors prendre soin de lui.

En 1645, Charles Lemoyne figure en qualité de soldat et d'interprète au poste des Trois-Rivières.

En 1652, on lui donnait le titre de commis de Montréal.

En 1663, son nom figure avec celui de son beau-frère Jacques Leber parmi les soldats de la 8<sup>e</sup> des escouades commandées par M. de Maisonneuve. Il était alors marchand, mais il devint bientôt procureur du roi, et, en 1668, il était un de ceux que le roi anoblissait en Canada pour leurs services. Il prenait alors le nom d'une terre voisine de Dieppe, Longueil, sans avoir rien de commun du reste avec la famille dont les armes couvrent encore l'église restaurée de ce lieu. Les armes des Lemoyne furent d'azur à trois rosettes d'or, au chef de gueule chargé de trois étoiles d'or et d'un croissant de même au milieu, ayant pour supports deux sauvages tenant chacun une flèche, et pour cimier un sauvage, également armé d'une flèche.

Les onze fils de Charles Lemoyne, qui prirent aussi des noms de terres pour la plupart situées en Normandie (1), tous héritiers du courage de leur père, firent élever la grâce que celui-ci avait reçue à un degré plus haut, et le 19 mai 1699, la terre de Longueil voisine de Montréal était érigée en baronnie.

Jamais famille ne rendit des services ni plus brillants ni plus continus; on la voit occuper au dix-septième et au dix-huitième siècle les plus hauts postes dans nos colonies de l'Amérique du Nord, aux Antilles et à Cayenne. Mais leurs titres supérieurs à tous sont ceux de l'établissement d'un pays qui joue aujourd'hui un rôle si important, la Louisiane.

C'est donc avec raison que les historiens ont dû rechercher le berceau de cette famille. Un vénérable et pieux ami, le savant auteur de tant de bons livres, M. l'abbé Faillon, m'ayant envoyé de Montréal, en Canada, une note de laquelle il résultait que Catherine Lemoyne, sœur de Charles, de Montréal, était fille de Pierre Lemoyne et de Judith Duchesne, de la paroisse de Saint-Jacques de Dieppe, je me suis mis en devoir de rechercher sur cette paroisse l'acte de naissance du père de cette famille, si célèbre dans les fastes héroïques de la Nouvelle-France. Après des recherches, en 1855 et en 1858, qui ne nous donnèrent que des enfants nés après Charles Lemoyne et, à la date du 6 juin 1634, l'acte de baptême de David Lemoyne, mort chez les Iroquois en 1657, un autre de mes amis, alors à Dieppe, M. V. Hannover, frère de l'ancien député d'Avesnes, et moi, nous craignons que Dieppe ne fût encore privée de cette gloire, à laquelle du reste personne ne songeait dans la ville, quoique à ses portes il y ait un descendant d'officiers Canadiens, les Deschamps de Bois-Hébert. Heureusement l'année dernière, en 1861, reprenant nos investigations des papiers des greffes, de l'état civil et du notariat, nous avons eu la joie de retrouver le baptême de Charles Lemoyne sur Saint-Rémy; l'acte est ainsi conçu: « Le second jour d'août 1626 a esté baptisé Charles, fils de Pierre Lemoyne

(1) La terre d'Iberville entre autres. Il y avait un Charles-François de la Bonde, sieur d'Iberville, né le 22 janvier 1653, dont parle Saint-Simon. Après avoir été huit ans commis de Colbert de Croissy et chargé par lui de divers emplois importants, il fut appelé, le 16 janvier 1687, à l'office de trésorier de France, général des finances du roy en la généralité de Caen, office que résigna en sa faveur Jean de la Bruyère, lorsque Bossuet appela pour enseigner l'histoire à M. le duc celui qui devait être l'auteur des *Caractères*.

et Judith du Chesne sa femme, et fut nommé par honorable homme Charles Ledoux et Marie Montfort. » Tout était ainsi pour le mieux; je venais d'enlever à l'arrondissement de Dieppe, pour le rendre à celui d'Yvetot, l'honneur d'avoir produit le fondateur de la puissance française aux Antilles, à qui l'on donnait un faux nom; en compensation, je rendais à cet arrondissement, avec l'aide de M. V. Hannoie, les fondateurs de la colonie de la Louisiane, appelée à bien d'autres destinées. Saint-Rémy, qui renferme dans la chapelle de la Vierge les restes d'Aymar de Chastes, le vice-roi de la Nouvelle-France, pouvait ainsi désormais opposer ses grands souvenirs à ceux de Saint-Jacques, où se trouve le tombeau d'Ango, et où les Parmentier et les Crignon, poètes et marins, lisaient leurs chants à l'honneur de la Vierge.

Si, par ces actes retrouvés, Dieppe a reconquis ses titres, ainsi que Rouen, dans la découverte et dans l'établissement des vallées du Mississipi, il ne faut pas oublier que l'action des Normands dans ces contrées ne finit pas encore là. Le Sueur, qui commence l'établissement dans le haut du Mississipi, est un Normand, et le nom de la capitale de l'Indiana, Vincennes, rappelle celui d'un officier originaire de Normandie, fondateur du poste des Ouyatanons, mort brûlé en 1736 par les Chicachas. Bissot de Vincennes est fils du beau père de Louis Jolliet, Bissot de la Rivière, natif de la paroisse de Notre-Dame du Pré à Pont-Audemer.

Ainsi les Normands, qui, après la découverte de Terre-Neuve, avaient, sous Verazzano, découvert les côtes Orientales de l'Amérique du Nord avec Bourdon, exploré les côtes de Labrador et de la Baye d'Hudson, portaient encore leur initiative du golfe du Mexique dans les hauteurs du Mississipi, et ouvraient par les affluents de ce fleuve le chemin dans les profondeurs de l'Ouest.

## IX.

Lorsque l'on voit tous ces Normands ou fils de Normands commencer les destinées d'un peuple qui fixe aujourd'hui l'attention du monde, celui qui parcourt la Normandie peut se demander comment il se fait que ces grands actes, dont nous avons présenté quelques scènes, n'y aient pas plus laissé de souvenirs que leurs auteurs.

A l'époque à laquelle j'ai commencé mes recherches sur eux, dans leur province même, les noms de Cavelier de la Salle, des Lemoine d'Iberville et de Bienville n'y éveillaient aucun écho; on les ignorait généralement, et ceux à qui j'en parlais, plus instruits cependant que d'autres, doutaient que de ces hommes éminents, l'un fût né à Rouen, et les autres originaires de Dieppe.

La rue des Iroquois, voisine du quai de la Douane à Rouen, eût pu cependant rappeler les liens de l'histoire de cette ville avec celle du lac Ontario, si les arrivages de coton de la Nouvelle-Orléans, reliant la Seine au Mississipi, ne fussaient pas pour faire rechercher l'origine de ceux à qui les filatures de Rouen devaient en partie leur prospérité.

Il serait digne en vérité des Normands de sortir d'une indifférence qui ressemble à de l'ingratitude, et de réparer le tort d'un si long oubli.

Or nul temps ne semble plus propice que le nôtre à cette réparation.

Je ne parle pas de cette singulière coïncidence qui met sur le trône de France l'arrière-petit-fils d'un marin, alors enseigne de vaisseau, le chevalier de Beauharnais de Beaumont, qui servait à bord du *Marin*, commandé par le chevalier de Surgères, dans la première expédition de d'Iberville au Mississipi (1).

Je ne parle pas non plus en ceci de ce qu'il peut y avoir d'équitable et de religieux à rendre, pour ainsi dire, par une inscription tumulaire, un abri au sein de la patrie, dans l'église où venaient leurs pères, à la mémoire de ces grands hommes, dont l'un, assassiné le 9 mars 1687, et dépouillé de ses vêtements, n'eut pas de tombeau, et dont l'autre, frappé de la peste à la Havane, en 1706, mourut sur la terre étrangère.

Un tel hommage, au milieu des guerres civiles qui ensanglantent et dévastent le pays dont ces grands hommes ont commencé

l'existence, serait comme une prière en sa faveur, auprès de celui qui dispose du sort des peuples et des destinées des individus.

Mais, d'un autre côté, nous ne pouvons pas nous dissimuler qu'il y a entre les intérêts de notre temps et ceux de l'époque à laquelle ces hommes agissaient des affinités qui doivent nous recommander leur mémoire.

Je parle de la politique qui porte aujourd'hui nos Français au Mexique, et qui, après avoir été celle de Duplessis Mornay, a été celle de Colbert, de Louis XIV et du premier Consul. Soit que l'on ne songe qu'à faire respecter dans ce pays le commerce de nos nationaux; soit que l'on veuille y occuper un point sûr dans cette vue, et aussi pour ne pas laisser dominer la route des isthmes Américains, soit enfin qu'on ait seulement le dessein d'empêcher les anciennes colonies Anglaises de l'Amérique du Nord de s'en emparer, toutes ces raisons ont leurs magnifiques précédents dans les entreprises de Cavelier de la Salle et de d'Iberville.

Les entreprises du premier ont eu, comme on l'a vu, trois intérêts pour la France: 1° établir par l'Ouest la communication avec le Pacifique; 2° assurer la liberté de la navigation et du commerce sur le golfe du Mexique, ainsi que la possession de nos Antilles; 3° plus tard, en cas de guerre, attaquer ces pays et en prendre ce qu'on en pourrait dans le démembrement de l'empire de Charles-Quint. Mais, au temps de d'Iberville, lorsque la guerre de la succession d'Espagne eut modifié nos relations avec cette puissance, empêcher l'Angleterre et ses colonies de s'emparer d'un pays riche et bien situé, qui eût ajouté par trop à ses projets de domination, fut l'objet de ses entreprises; la France ne voulait plus conquérir, mais se faire assez forte, aux abords du Mexique, pour protéger tous les intérêts Français et Espagnols.

En 1699, d'Iberville écrivait au sujet de la Louisiane: « Si la France ne se saisit pas de cette partie de l'Amérique, qui est la plus belle, pour avoir une colonie assez forte pour résister à celles que l'Angleterre a dans l'Est depuis Pescadoué jusqu'à la Caroline, ces colonies qui deviennent très-considérables, s'augmentent de manière que, dans moins de cent années, elles seront assez fortes pour se saisir de toute l'Amérique et en chasser toutes les autres nations. » D'Iberville écrivait encore en novembre 1702: « Quelque chose que l'on puisse dire contre l'établissement que le Roi a fait à Mobile, c'est le seul qui puisse soutenir l'Amérique contre les entreprises que pourront faire les Anglois de ce continent; dans quelques années, ils seront en état de transporter, par le moyen de leur grand nombre de bâtiments, en quinze jours, plus de 20 et 30,000 hommes dans telle isle françoise qu'ils voudroient attaquer, n'en estant esloignés que de 5 à 600 lieues, les vents les y portant du mesme bord; par terre, ils pourront aller au Mexique. »

Cette vue, avec les paroles de d'Iberville, nous explique les préoccupations naturelles des puissances Européennes dans ce qui se passe au sud de l'Amérique septentrionale.

Pour peu qu'on médite ces extraits et la situation présente des possessions Françaises, Anglaises et Espagnoles dans les mers du Mexique et des Antilles, on ne s'étonnera point que, quand les événements sont sur le point de réaliser les prévisions du pionnier, la France, l'Angleterre et l'Espagne voient la désunion du nord et du sud des États-Unis avec un intérêt que, seul, l'esclavage qui règne dans les États du Sud n'a pas permis d'avouer.

Il faut bien le dire, la politique des peuples se transforme forcément à mesure que leurs intérêts se modifient. La France sans doute a fait naître les États-Unis contre l'Angleterre, comme jadis elle aidait la Hollande à s'élever contre l'Espagne, alors le tyran des mers. La politique de 1803 faisait de la Louisiane un appoint alors nécessaire à la puissance des États-Unis contre l'Angleterre en faveur de la liberté des mers. Mais si cette politique nous oblige à ne pas oublier que l'Angleterre peut avoir intérêt à ce que nous abaissions ce que nous avons concouru à élever, en face des États-Unis, qui s'annexent ou veulent conquérir toute l'Amérique du Nord, et en éloigner toute influence qui pourrait contre-balancer la leur, ne devons-nous pas aussi rappeler à cette puissance que la naissance des Provinces Unies, saluée avec acclamation, quand Grotius excitait l'Europe entière contre le joug de Philippe II, ne pouvait être plus vue du même œil quand la Hollande méritait le surnom d'Araignée des Mers?

Pierre MARGRY.

(1) Claude de Beauharnois de Beaumont, nommé garde-marin, Rochefort, 1<sup>er</sup> janvier 1691, enseigne de vaisseau, Rochefort 1<sup>er</sup> janvier 1696, — lieutenant de vaisseau à Brest, 1<sup>er</sup> juillet 1703, — capitaine de frégate, Rochefort, 25 novembre 1712, — capitaine de vaisseau, Rochefort, 17 mars 1727, — mort à la Boesche ou la Chaussée, près d'Orléans, le 17 janvier 1738.